

Pierre Corneille

# Clitandre

**bibebook**

Pierre Corneille

Clitandre

Un texte du domaine public.

Une édition libre.

**bibebook**

[www.bibebook.com](http://www.bibebook.com)

# Adresse



MONSEIGNEUR LE duc  
de Longueville

MONSEIGNEUR,

Je prends avantage de ma  
témérité ; et quelque  
défiance que j'aie de

*Clitandre*, je ne puis croire qu'on s'en promette rien de mauvais, après avoir vu la hardiesse que j'ai de vous l'offrir. Il est impossible qu'on s'imagine qu'à des personnes de votre rang, et à des esprits de l'excellence du vôtre, on présente rien qui ne soit de mise, puisqu'il est tout vrai que vous avez un tel dégoût des mauvaises choses, et les savez si nettement démêler d'avec les bonnes, qu'on fait paraître plus de manque de jugement à vous les présenter qu'à les concevoir. Cette vérité est si généralement reconnue, qu'il faudrait n'être pas du monde pour ignorer que votre condition vous

relève encore moins par-dessus le reste des hommes que votre esprit, et que les belles parties qui ont accompagné la splendeur de votre naissance n'ont reçu d'elle que ce qui leur était dû : c'est ce qui fait dire aux plus honnêtes gens de notre siècle qu'il semble que le ciel ne vous a fait naître prince qu'afin d'ôter au roi la gloire de choisir votre personne, et d'établir votre grandeur sur la seule reconnaissance de vos vertus : aussi, MONSEIGNEUR, ces considérations m'auraient intimidé, et ce cavalier n'eût jamais osé vous aller entretenir de ma part, si votre permission ne l'en eût autorisé, et

comme assuré que vous l'aviez en quelque sorte d'estime, vu qu'il ne vous était pas tout à fait inconnu. C'est le même qui, par vos commandements, vous fut conter, il y a quelque temps, une partie de ses aventures, autant qu'en pouvaient contenir deux actes de ce poème encore tout informes et qui n'étaient qu'à peine ébauchés. Le malheur ne persécutait point encore son innocence, et ses contentements devaient être en un haut degré, puisque l'affection, la promesse et l'autorité de son prince lui rendaient la possession de sa maîtresse presque infaillible ; ses faveurs

toutefois ne lui étaient point si chères que celles qu'il recevait de vous ; et jamais il ne se fût plaint de sa prison, s'il y eût trouvé autant de douceur qu'en votre cabinet. Il a couru de grands périls durant sa vie, et n'en court pas de moindres à présent que je tâche à le faire revivre. Son prince le préserva des premiers ; il espère que vous le garantirez des autres, et que, comme il l'arracha du supplice qui l'allait perdre, vous le défendrez de l'envie, qui a déjà fait une partie de ses efforts à l'étouffer. C'est, MONSEIGNEUR, dont vous supplie très humblement celui qui n'est pas moins, par la force de son

inclination que par les obligations de  
son devoir,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble et très obéissant  
serviteur,

CORNEILLE.



# Préface

OUR PEU DE souvenir qu'on ait de *Mélite*, il sera fort aisé de juger, après la lecture de ce poème, que peut-être jamais deux pièces ne partirent d'une même main plus différentes et d'invention et de style. Il ne faut pas moins d'adresse à réduire un grand sujet qu'à en déduire un petit ; et si

je m'étais aussi dignement acquitté de celui-ci qu'heureusement de l'autre, j'estimerais avoir, en quelque façon, approché de ce que demande Horace au poète qu'il instruit, quand il veut qu'il possède tellement ses sujets, qu'il en demeure toujours le maître, et les asservisse à soi-même, sans se laisser emporter par eux. Ceux qui ont blâmé l'autre de peu d'effets auront ici de quoi se satisfaire si toutefois ils ont l'esprit assez tendu pour me suivre au théâtre, et si la quantité d'intriques et de rencontres n'accable et ne confond leur mémoire. Que si cela leur arrive, je les supplie de prendre

ma justification chez le libraire, et de reconnaître par la lecture que ce n'est pas ma faute. Il faut néanmoins que j'avoue que ceux qui n'ayant vu représenter *Clitandre* qu'une fois, ne le comprendront pas nettement, seront fort excusables, vu que les narrations qui doivent donner le jour au reste y sont si courtes, que le moindre défaut, ou d'attention du spectateur, ou de mémoire de l'acteur, laisse une obscurité perpétuelle en la suite, et ôte presque l'entière intelligence de ces grands mouvements dont les pensées ne s'égarent point du fait, et ne sont que des raisonnements continus sur ce

qui s'est passé. Que si j'ai renfermé cette pièce dans la règle d'un jour, ce n'est pas que je me repente de n'y avoir point mis *Mélite*, ou que je me sois résolu à m'y attacher dorénavant. Aujourd'hui, quelques-uns adorent cette règle ; beaucoup la méprisent : pour moi, j'ai voulu seulement montrer que si je m'en éloigne, ce n'est pas faute de la connaître. Il est vrai qu'on pourra m'imputer que m'étant proposé de suivre la règle des anciens, j'ai renversé leur ordre, vu qu'au lieu des messagers qu'ils introduisent à chaque bout de champ pour raconter les choses merveilleuses qui arrivent

à leurs personnages, j'ai mis les accidents mêmes sur la scène. Cette nouveauté pourra plaire à quelques-uns ; et quiconque voudra bien peser l'avantage que l'action a sur ces longs et ennuyeux récits, ne trouvera pas étrange que j'aie mieux aimé divertir les yeux qu'importuner les oreilles, et que me tenant dans la contrainte de cette méthode, j'en aie pris la beauté, sans tomber dans les incommodités que les Grecs et les Latins, qui l'ont suivie, n'ont su d'ordinaire, ou du moins n'ont osé éviter. Je me donne ici quelque sorte de liberté de choquer les anciens, d'autant qu'ils ne sont plus en état

de me répondre, et que je ne veux engager personne en la recherche de mes défauts. Puisque les sciences et les arts ne sont jamais à leur période, il m'est permis de croire qu'ils n'ont pas tout su, et que de leurs instructions on peut tirer les lumières qu'ils n'ont pas eues. Je leur porte du respect comme à des gens qui nous ont frayé le chemin, et qui, après avoir défriché un pays fort rude, nous ont laissés à le cultiver. J'honore les modernes sans les envier, et n'attribuerai jamais au hasard ce qu'ils auront fait par science, ou par des règles particulières qu'ils se seront eux-

mêmes prescrites ; outre que c'est ce qui ne me tombera jamais en la pensée, qu'une pièce de si longue haleine, où il faut coucher l'esprit à tant de reprises, et s'imprimer tant de contraires mouvements, se puisse faire par aventure. Il n'en va pas de la comédie comme d'un songe qui saisit notre imagination tumultuairement et sans notre aveu, ou comme d'un sonnet ou d'une ode, qu'une chaleur extraordinaire peut pousser par boutade, et sans lever la plume. Aussi l'antiquité nous parle bien de l'écume d'un cheval qu'une éponge jetée par dépit sur un tableau exprima parfaitement, après que

l'industrie du peintre n'en avait su venir à bout ; mais il ne se lit point que jamais un tableau tout entier ait été produit de cette sorte. Au reste, je laisse le lieu de ma scène au choix du lecteur, bien qu'il ne me coûtât ici qu'à nommer. Si mon sujet est véritable, j'ai raison de le taire ; si c'est une fiction, quelle apparence, pour suivre je ne sais quelle chorographie, de donner un soufflet à l'histoire, d'attribuer à un pays des princes imaginaires, et d'en rapporter des aventures qui ne se lisent point dans les chroniques de leur royaume ? Ma scène est donc en un château d'un roi, proche d'une

forêt ; je n'en détermine ni la province ni le royaume ; où vous l'aurez une fois placée, elle s'y tiendra. Que si l'on remarque des concurrences dans mes vers, qu'on ne les prenne pas pour des larcins. Je n'y en ai point laissé que j'aie connues, et j'ai toujours cru que, pour belle que fût une pensée, tomber en soupçon de la tenir d'un autre, c'est l'acheter plus qu'elle ne vaut ; de sorte qu'en l'état que je donne cette pièce au public, je pense n'avoir rien de commun avec la plupart des écrivains modernes, qu'un peu de vanité que je témoigne ici.



# Argument

**D**OSIDOR, FAVORI DU roi, était si passionnément aimé de deux des filles de la reine, Caliste et Dorise, que celle-ci en dédaignait Pymante, et celle-là Clitandre. Ses affections, toutefois, n'étaient que pour la première, de sorte que cette amour mutuelle n'eût point eu d'obstacle sans Clitandre.

Ce cavalier était le mignon du prince, fils unique du roi, qui pouvait tout sur la reine sa mère, dont cette fille dépendait ; et de là procédaient les refus de la reine toutes les fois que Rosidor la suppliait d'agréer leur mariage. Ces deux demoiselles, bien que rivales, ne laissaient pas d'être amies, d'autant que Dorise feignait que son amour n'était que par galanterie, et comme pour avoir de quoi répliquer aux importunités de Pymante. De cette façon, elle entra dans la confiance de Caliste, et se tenant toujours assidue auprès d'elle, elle se donnait plus de moyen de voir Rosidor, qui ne s'en éloignait

que le moins qu'il lui était possible. Cependant la jalousie la rongeaît au-dedans, et excitait en son âme autant de véritables mouvements de haine pour sa compagne qu'elle lui rendait de feints témoignages d'amitié. Un jour que le roi, avec toute sa cour, s'était retiré en un château de plaisance proche d'une forêt, cette fille, entretenant en ces bois ses pensées mélancoliques, rencontra par hasard une épée : c'était celle d'un cavalier nommé Arimant, demeurée là par mégarde depuis deux jours qu'il avait été tué en duel, disputant sa maîtresse Daphné contre Eraste. Cette jalouse, dans sa

profonde rêverie, devenue furieuse, jugea cette occasion propre à perdre sa rivale. Elle la cache donc au même endroit, et à son retour conte à Caliste que Rosidor la trompe, qu'elle a découvert une secrète affection entre Hippolyte et lui, et enfin qu'ils avaient rendez-vous dans les bois le lendemain au lever du soleil pour en venir aux dernières faveurs : une offre en outre de les lui faire surprendre éveille la curiosité de cet esprit facile, qui lui promet de se dérober, et se dérobe en effet le lendemain avec elle pour faire ses yeux témoins de cette perfidie. D'autre côté, Pymante, résolu de se

défaire de Rosidor, comme du seul qui l'empêchait d'être aimé de Dorise, et ne l'osant attaquer ouvertement, à cause de sa faveur auprès du roi, dont il n'eût pu rapprocher, suborne Géronte, écuyer de Clitandre, et Lycaste, page du même. Cet écuyer écrit un cartel à Rosidor au nom de son maître, prend pour prétexte l'affection qu'ils avaient tous deux pour Caliste, contrefait au bas son seing, le fait rendre par ce page, et eux trois le vont attendre masqués et déguisés en paysans. L'heure était la même que Dorise avait donnée à Caliste, à cause que l'un et l'autre voulaient

être assez tôt de retour pour se rendre au lever du roi et de la reine après le coup exécuté. Les lieux mêmes n'étaient pas fort éloignés ; de sorte que Rosidor, poursuivi par ces trois assassins, arrive auprès de ces deux filles comme Dorise avait l'épée à la main, prête de l'enfoncer dans l'estomac de Caliste. Il pare, et blesse toujours en reculant, et tue enfin ce page, mais si malheureusement, que, retirant son épée, elle se rompt contre la branche d'un arbre. En cette extrémité, il voit celle que tient Dorise, et sans la reconnaître, il la lui arrache, passe tout d'un temps le tronçon de la

sienne en la main gauche, à guise d'un poignard, se défend ainsi contre Pymante et Géronte, tue encore ce dernier, et met l'autre en fuite. Dorise fuit aussi, se voyant désarmée par Rosidor ; et Caliste, sitôt qu'elle l'a reconnu, se pâme d'appréhension de son péril. Rosidor démasque les morts, et fulmine contre Clitandre, qu'il prend pour l'auteur de cette perfidie, attendu qu'ils sont ses domestiques et qu'il était venu dans ce bois sur un cartel reçu de sa part. Dans ce mouvement, il voit Caliste pâmée, et la croit morte : ses regrets avec ses plaies le font tomber en faiblesse. Caliste revient de

pâmoison, et s'entr'aidant l'un à l'autre à marcher, ils gagnent la maison d'un paysan, où elle lui bande ses blessures. Dorise désespérée, et n'osant retourner à la cour, trouve les vrais habits de ces assassins, et s'accommode de celui de Géronte pour se mieux cacher. Pymante, qui allait rechercher les siens, et cependant, afin de mieux passer pour villageois, avait jeté son masque et son épée dans une caverne, la voit en cet état. Après quelque mécompte, Dorise se feint être un jeune gentilhomme, contraint pour quelque occasion de se retirer de la cour, et le prie de le tenir là

quelque temps caché. Pymante lui baille quelque échappatoire ; mais s'étant aperçu à ses discours qu'elle avait vu son crime, et d'ailleurs entré en quelque soupçon que ce fût Dorise, il accorde sa demande, et la mène en cette caverne, résolu, si c'était elle, de se servir de l'occasion, sinon d'ôter du monde un témoin de son forfait, en ce lieu où il était assuré de retrouver son épée. Sur le chemin, au moyen d'un poinçon qui lui était demeuré dans les cheveux, il la reconnaît et se fait connaître à elle : ses offres de services sont aussi mal reçues que par le passé ; elle persiste toujours à ne vouloir chérir

que Rosidor. Pymante l'assure qu'il l'a tué ; elle entre en furie, qui n'empêche pas ce paysan déguisé de l'enlever dans cette caverne, où, tâchant d'user de force, cette courageuse fille lui crève un œil de son poinçon ; et comme la douleur lui fait y porter les deux mains, elle s'échappe de lui, dont l'amour tourné en rage le fait sortir l'épée à la main de cette caverne, à dessein et de venger cette injure par sa mort, et d'étouffer ensemble l'indice de son crime. Rosidor cependant n'avait pu se dérober si secrètement qu'il ne fût suivi de son écuyer Lysarque, à qui par importunité il conte le sujet de sa

sortie. Ce généreux serviteur, ne pouvant endurer que la partie s'achevât sans lui, le quitte pour aller engager l'écuyer de Clitandre à servir de second à son maître. En cette résolution, il rencontre un gentilhomme, son particulier ami, nommé Cléon, dont il apprend que Clitandre venait de monter à cheval avec le prince pour aller à la chasse. Cette nouvelle le met en inquiétude ; et ne sachant tous deux que juger de ce mécompte, ils vont de compagnie en avertir le roi. Le roi, qui ne voulait pas perdre ces cavaliers, envoie en même temps Cléon rappeler Clitandre de la chasse, et Lysarque

avec une troupe d'archers au lieu de l'assignation, afin que si Clitandre s'était échappé d'auprès du prince pour aller joindre son rival, il fût assez fort pour les séparer. Lysarque ne trouve que les deux corps des gens de Clitandre, qu'il renvoie au roi par la moitié de ses archers, cependant qu'avec l'autre il suit une trace de sang qui le mène jusqu'au lieu où Rosidor et Caliste s'étaient retirés. La vue de ces corps fait soupçonner au roi quelque supercherie de la part de Clitandre, et l'aigrit tellement contre lui, qu'à son retour de la chasse il le fait mettre en prison, sans qu'on lui en dît même le sujet.

Cette colère s'augmente par l'arrivée de Rosidor tout blessé, qui, après le récit de ses aventures, présente au roi le cartel de Clitandre, signé de sa main (contrefaite toutefois) et rendu par son page : si bien que le roi, ne doutant plus de son crime, le fait venir en son conseil, où, quelque protestation que pût faire son innocence, il le condamne à perdre la tête dans le jour même, de peur de se voir comme forcé de le donner aux prières de son fils s'il attendait son retour de la chasse. Cléon en apprend la nouvelle ; et redoutant que le prince ne se prît à lui de la perte de ce cavalier qu'il

affectionnait, il le va chercher encore une fois à la chasse pour l'en avertir. Tandis que tout ceci se passe, une tempête surprend le prince à la chasse ; ses gens, effrayés de la violence des foudres et des orages, qui ça qui là cherchent où se cacher : si bien que, demeuré seul, un coup de tonnerre lui tue son cheval sous lui. La tempête finie, il voit un jeune gentilhomme qu'un paysan poursuivait l'épée à la main (c'était Pymante et Dorise). Il était déjà terrassé, et près de recevoir le coup de la mort ; mais le prince, ne pouvant souffrir une action si méchante, tâche d'empêcher cet

assassinat. Pymante, tenant Dorise d'une main, le combat de l'autre, ne croyant pas de sûreté pour soi, après avoir été vu en cet équipage, que par sa mort. Dorise reconnaît le prince, et s'entrelace tellement dans les jambes de son ravisseur, qu'elle le fait trébucher. Le prince saute aussitôt sur lui, et le désarme : l'ayant désarmé, il crie ses gens, et enfin deux veneurs paraissent chargés des vrais habits de Pymante, Dorise et Lycaste. Ils les lui présentent comme un effet extraordinaire du foudre, qui avait consumé trois corps, à ce qu'ils s'imaginaient, sans toucher à leurs

habits. C'est de là que Dorise prend occasion de se faire connaître au prince, et de lui déclarer tout ce qui s'est passé dans ce bois. Le prince étonné commande à ses veneurs de garrotter Pymante avec les couples de leurs chiens : en même temps Cléon arrive, qui fait le récit au prince du péril de Clitandre, et du sujet qui l'avait réduit en l'extrémité où il était. Cela lui fait reconnaître Pymante pour l'auteur de ces perfidies ; et l'ayant baillé à ses veneurs à ramener, il pique à toute bride vers le château, arrache Clitandre aux bourreaux, et le va présenter au roi avec les criminels,

Pymante et Dorise, arrivés quelque temps après lui. Le roi venait de conclure avec la reine le mariage de Rosidor et de Caliste, sitôt qu'il serait guéri, dont Caliste était allée porter la nouvelle au blessé ; et après que le prince lui eut fait connaître l'innocence de Clitandre, il le reçoit à bras ouverts, et lui promet toute sorte de faveurs pour récompense du tort qu'il lui avait pensé faire. De là il envoie Pymante à son conseil pour être puni, voulant voir par là de quelle façon ses sujets vengeraient un attentat fait sur leur prince. Le prince obtient un pardon pour Dorise qui lui avait assuré la vie ; et la

voulant désormais favoriser en propose le mariage à Clitandre, qui s'en excuse modestement. Rosidor et Caliste viennent remercier le roi, qui les réconcilie avec Clitandre et Dorise, et invite ces derniers, voire même leur commande de s'entr'aimer, puisque lui et le prince le désirent, leur donnant jusqu'à la guérison de Rosidor pour allumer cette flamme,

Afin de voir alors cueillir en même jour

A deux couples d'amants les fruits de leur amour.



# Examen

N VOYAGE QUE je fis à Paris pour voir le succès de Mélite, m'apprit qu'elle n'était pas dans les vingt et quatre heures : c'était l'unique règle que l'on connût en ce temps-là. J'entendis que ceux du métier la blâmaient de peu d'effets, et de ce que le style en était trop familier.

Pour la justifier contre cette censure par une espèce de bravade, et montrer que ce genre de pièces avait les vraies beautés de théâtre, j'entrepris d'en faire une régulière (c'est-à-dire dans ses vingt et quatre heures), pleine d'incidents, et d'un style plus élevé, mais qui ne vaudrait rien du tout ; en quoi je réussis parfaitement. Le style en est véritablement plus fort que celui de l'autre ; mais c'est tout ce qu'on y peut trouver de supportable. Il est mêlé de pointes comme dans cette première ; mais ce n'était pas alors un si grand vice dans le choix des pensées, que la scène en dût être

entièrement purgée. Pour la constitution, elle est si désordonnée, que vous avez de la peine à deviner qui sont les premiers acteurs. Rosidor et Caliste sont ceux qui le paraissent le plus par l'avantage de leur caractère et de leur amour mutuel : mais leur action finit dès le premier acte avec leur péril ; et ce qu'ils disent au troisième et au cinquième ne fait que montrer leurs visages, attendant que les autres achèvent. Pymante et Dorise y ont le plus grand emploi ; mais ce ne sont que deux criminels qui cherchent à éviter la punition de leurs crimes, et dont même le premier en attente de

plus grands pour mettre à couvert les autres. Clitandre, autour de qui semble tourner le nœud de la pièce, puisque les premières actions vont à le faire coupable, et les dernières à le justifier, n'en peut être qu'un héros bien ennuyeux, qui n'est introduit que pour déclamer en prison, et ne parle pas même à cette maîtresse dont les dédains servent de couleur à le faire passer pour criminel. Tout le cinquième acte languit, comme celui de Mélite, après la conclusion des épisodes, et n'a rien de surprenant, puisque, dès le quatrième, on devine tout ce qui doit arriver, hormis le mariage de Clitandre avec Dorise, qui

est encore plus étrange que celui d'Eraste, et dont on n'a garde de se défier.

Le roi et le prince son fils y paraissent dans un emploi fort au-dessous de leur dignité : l'un n'y est que comme juge, et l'autre comme confident de son favori. Ce défaut n'a pas accoutumé de passer pour défaut : aussi n'est-ce qu'un sentiment particulier dont je me suis fait une règle, qui peut-être ne semblera pas déraisonnable, bien que nouvelle.

Pour m'expliquer, je dis qu'un roi, un héritier de la couronne, un gouverneur de province, et

généralement un homme d'autorité, peut paraître sur le théâtre en trois façons : comme roi, comme homme et comme juge ; quelquefois avec deux de ces qualités, quelquefois avec toutes les trois ensemble. Il paraît comme roi seulement, quand il n'a intérêt qu'à la conservation de son trône ou de sa vie, qu'on attaque pour changer l'Etat, sans avoir l'esprit agité d'aucune passion particulière ; et c'est ainsi qu'Auguste agit dans Cinna, et Phocas dans Héraclius. Il paraît comme homme seulement quand il n'a que l'intérêt d'une passion à suivre ou à vaincre, sans aucun péril

pour son Etat ; et tel est Grimoald dans les trois premiers actes de Pertharite, et les deux reines dans Don Sanche. Il ne paraît enfin que comme juge quand il est introduit sans aucun intérêt pour son Etat ni pour sa personne, ni pour ses affections, mais seulement pour régler celui des autres, comme dans ce poème et dans le Cid ; et on ne peut désavouer qu'en cette dernière posture il remplit assez mal la dignité d'un si grand titre, n'ayant aucune part en l'action que celle qu'il y veut prendre pour d'autres, et demeurant bien éloigné de l'éclat des deux autres manières. Aussi on ne le

donne jamais à représenter aux meilleurs acteurs ; mais il faut qu'il se contente de passer par la bouche de ceux du second ou du troisième ordre. Il peut paraître comme roi et comme homme tout à la fois quand il a un grand intérêt Etat et une forte passion tout ensemble à soutenir, comme Antiochus dans Rodogune, et Nicomède dans la tragédie qui porte son nom ; et c'est, à mon avis, la plus digne manière et la plus avantageuse de mettre sur la scène des gens de cette condition, parce qu'ils attirent alors toute l'action à eux, et ne manquent jamais d'être représentés par les premiers acteurs. Il ne me

vient point d'exemple en la mémoire où un roi paraisse comme homme et comme juge, avec un intérêt de passion pour lui, et un soin de régler ceux des autres sans aucun péril pour son Etat ; mais pour voir les trois manières ensemble, on les peut aucunement remarquer dans les deux gouverneurs d'Arménie et de Syrie que j'ai introduits, l'un dans Polyeucte et l'autre dans Théodore. Je dis aucunement, parce que la tendresse que l'un a pour son gendre, et l'autre pour son fils, qui est ce qui les fait paraître comme hommes, agit si faiblement, qu'elle semble étouffée sous le soin qu'a l'un et l'autre de

conserver sa dignité, dont ils font tous deux leur capital ; et qu'ainsi on peut dire en rigueur qu'ils ne paraissent que comme gouverneurs qui craignent de se perdre, et comme juges qui, par cette crainte dominante, condamnent ou plutôt s'immolent ce qu'ils voudraient conserver.

Les monologues sont trop longs et trop fréquents en cette pièce ; c'était une beauté en ce temps-là : les comédiens les souhaitaient, et croyaient y paraître avec plus d'avantage. La mode a si bien changé que la plupart de mes derniers ouvrages n'en ont aucun ; et vous

n'en trouverez point dans Pompée, la Suite du Menteur, Théodore et Pertharite, ni dans Héraclius, Andromède, Œdipe et la Toison d'Or, à la réserve des stances.

Pour le lieu, il a encore plus d'étendue, ou, si vous voulez souffrir ce mot, plus de libertinage ici que dans Mélite : il comprend un château d'un roi avec une forêt voisine, comme pourrait être celui de Saint-Germain, et est bien éloigné de l'exactitude que les sévères critiques y demandent.



# Acteurs



LCANDRE, roi d'Ecosse.

Floridan, fils du roi.

Rosidor, favori du roi et  
amant de Caliste.

Clitandre, favori du  
prince Floridan, et amoureux aussi  
de Caliste, mais dédaigné.

Pymante, amoureux de Dorise, et  
dédaigné.

Caliste, maîtresse de Rosidor et de Clitandre.

Dorise, maîtresse de Pymante.

Lysarque, écuyer de Rosidor.

Géronte, écuyer de Clitandre.

Cléon, gentilhomme suivant la cour.

Lycaste, page de Clitandre.

Le Geôlier.

Trois archers. – Trois veneurs.

*La scène est en un château du roi, proche d'une forêt.*



# Acte premier



# Scène première



ALISTE

N'en doute plus, mon  
cœur, un amant  
hypocrite

Feignant de m'adorer,  
brûle pour Hippolyte :

Dorise m'en a dit le secret rendez-  
vous

Où leur naissante ardeur se cache

aux yeux de tous ;

Et pour les y surprendre elle m'y doit  
conduire,

Sitôt que le soleil commencera de  
luire.

Mais qu'elle est paresseuse à me  
venir trouver !

La dormeuse m'oublie, et ne se peut  
lever.

Toutefois, sans raison J'accuse sa  
paresse :

La nuit, qui dure encor, fait que rien  
ne la presse :

Ma jalouse fureur, mon dépit, mon  
amour,

Ont troublé mon repos avant le point  
du jour :

Mais elle, qui n'en fait aucune  
expérience,

Etant sans intérêt, est sans  
impatience.

Toi qui fais ma douleur, et qui fis  
mon souci,

Ne tarde plus, volage, à te montrer  
ici ;

Viens en hâte affermir ton indigne  
victoire ;

Viens t'assurer l'éclat de cette  
infâme gloire ;

Viens signaler ton nom par ton  
manque de foi.

Le jour s'en va paraître ; affronteur,  
hâte-toi.

Mais, hélas ! cher ingrat, adorable  
parjure,

Ma timide voix tremble à te dire une  
injure ;

Si j'écoute l'amour, il devient si  
puissant,

Qu'en dépit de Dorise il te fait  
innocent :

Je ne sais lequel croire, et j'aime tant  
ce doute,

Que j'ai peur d'en sortir entrant dans

cette route.

Je crains ce que je cherche, et je ne  
connais pas

De plus grand heur pour moi que d'y  
perdre mes pas.

Ah, mes yeux ! si jamais vos  
fonctions propices

A mon cœur amoureux firent de bons  
services,

Apprenez aujourd'hui quel est votre  
devoir :

Le moyen de me plaire est de me  
décevoir ;

Si vous ne m'abusez, si vous n'êtes  
faussaires,

Vous êtes de mon heur les cruels  
adversaires.

Et toi, soleil, qui vas, en ramenant le  
jour,

Dissiper une erreur si chère à mon  
amour,

Puisqu'il faut qu'avec toi ce que je  
crains éclate,

Souffre qu'encore un peu l'ignorance  
me flatte.

Mais je te parle en vain, et l'aube, de  
ses rais,

A déjà reblanchi le haut de ces  
forêts.

Si je puis me fier à sa lumière  
sombre,

Dont l'éclat brille à peine et dispute  
avec l'ombre,

J'entrevois le sujet de mon jaloux  
ennui,

Et quelqu'un de ses gens qui conteste  
avec lui.

Rentre, pauvre abusée, et cache-toi  
de sorte

Que tu puisses l'entendre à travers  
cette porte.



# Scène II

Rosidor, Lysarque

Rosidor

Ce devoir, ou plutôt cette  
importunité,

Au lieu de m'assurer de ta fidélité,

Marque trop clairement ton peu  
d'obéissance.

Laisse-moi seul, Lysarque, une heure

en ma puissance ;

Que retiré du monde et du bruit de la  
cour,

Je puisse dans ces bois consulter  
mon amour ;

Que là Caliste seule occupe mes  
pensées,

Et par le souvenir de ses faveurs  
passées,

Assure mon espoir de celles que  
j'attends ;

Qu'un entretien rêveur durant ce peu  
de temps

M'instruise des moyens de plaire à  
cette belle,

Allume dans mon cœur de nouveaux  
feux pour elle :

Enfin, sans persister dans  
l'obstination,

Laisse-moi suivre ici mon  
inclination.

Lysarque

Cette inclination, qui jusqu'ici vous  
mène,

A me la déguiser vous donne trop de  
peine.

Il ne faut point, monsieur, beaucoup  
l'examiner :

L'heure et le lieu suspects font assez

deviner

Qu'en même temps que vous  
s'échappe quelque dame...

Vous m'entendez assez.

Rosidor

Juge mieux de ma flamme,

Et ne présume point que je manque  
de foi

A celle que j'adore, et qui brûle pour  
moi.

J'aime mieux contenter ton humeur  
curieuse,

Qui par ces faux soupçons m'est trop  
injurieuse.

Tant s'en faut que le change ait pour  
moi des appas,

Tant s'en faut qu'en ces bois il attire  
mes pas :

J'y vais... Mais pourrais-tu le savoir  
et le taire ?

Lysarque

Qu'ai-je fait qui vous porte à  
craindre le contraire ?

Rosidor

Tu vas apprendre tout ; mais aussi,  
l'ayant su,

Avise à ta retraite. Hier, un cartel  
reçu

De la part d'un rival...

Lysarque

Vous le nommez ?

Rosidor

Clitandre.

Au pied du grand rocher il me doit  
seul attendre ;

Et là, l'épée au poing, nous verrons  
qui des deux

Mérite d'embraser Caliste de ses feux

Lysarque

De sorte qu'un second...

Rosidor

Sans me faire une offense,

Ne peut se présenter à prendre ma  
défense :

Nous devons seul à seul vider notre  
débat.

Lysarque

Ne pensez pas sans moi terminer ce  
combat :

L'écuyer de Clitandre est homme de  
courage,

Il sera trop heureux que mon défi  
l'engage

A s'acquitter vers lui d'un semblable  
devoir,

Et je vais de ce pas y faire mon pouvoir.

Rosidor

Ta volonté suffit ; va-t'en donc, et désiste

De plus m'offrir une aide à mériter Caliste.

*Lysarque est seul.*

Vous obéir ici me coûterait trop cher,  
Et je serais honteux qu'on me pût reprocher

D'avoir su le sujet d'une telle sortie,  
Sans trouver les moyens d'être de la partie.



# Scène III

Caliste

Qu'il s'en est bien défait ! qu'avec  
dextérité

Le fourbe se prévaut de son  
autorité !

Qu'il trouve un beau prétexte en ses  
flammes éteintes !

Et que mon nom lui sert à colorer ses  
feintes !

Il y va cependant, le perfide qu'il est !

Hippolyte le charme, Hippolyte lui  
plaît ;

Et ses lâches désirs l'emportent où  
l'appelle

Le cartel amoureux de sa flamme  
nouvelle.



# Scène IV

Caliste, Dorise

Caliste

Je n'en puis plus douter, mon feu  
désabusé

Ne tient plus le parti de ce cœur  
déguisé.

Allons, ma chère sœur, allons à la  
vengeance,

Allons de ses douceurs tirer quelque allégeance ;

Allons, et sans te mettre en peine de m'aider,

Ne prends aucun souci que de me regarder.

Pour en venir à bout, il suffit de ma rage ;

D'elle j'aurai la force ainsi que le courage ;

Et déjà, dépouillant tout naturel humain,

Je laisse à ses transports à gouverner ma main.

Vois-tu comme, suivant de si furieux

guides,

Elle cherche déjà les yeux de ces perfides,

Et comme de fureur tous mes sens animés

Menacent les appas qui les avaient charmés ?

Dorise

Modère ces bouillons d'une âme colérée,

Ils sont trop violents pour être de durée ;

Pour faire quelque mal, c'est frapper de trop loin.

Réserve ton courroux tout entier au  
besoin ;

Sa plus forte chaleur se dissipe en  
paroles,

Ses résolutions en deviennent plus  
molles :

En lui donnant de l'air, son ardeur  
s'alentit.

Caliste

Ce n'est que faute d'air que le feu  
s'amortit.

Allons, et tu verras qu'ainsi le mien  
s'allume,

Que ma douleur aigrie en a plus  
d'amertume,

Et qu'ainsi mon esprit ne fait que  
s'exciter

A ce que ma colère a droit  
d'exécuter.

Dorise, *seule*.

Si ma ruse est enfin de son effet  
suivie,

Cette aveugle chaleur te va coûter la  
vie :

Un fer caché me donne en ces lieux  
écartés

La vengeance des maux que me font  
tes beautés.

Tu m'ôtes Rosidor, tu possèdes son

âme :

Il n'a d'yeux que pour toi, que  
mépris pour ma flamme ;

Mais puisque tous mes soins ne le  
peuvent gagner,

J'en punirai l'objet qui m'en fait  
dédaigner.



# Scène V

*Pymante, Géronte, sortant d'une grotte, déguisés en paysans.*

Géronte

En ce déguisement on ne peut nous connaître,

Et sans doute bientôt le jour qui vient de naître

Conduira Rosidor, séduit d'un faux cartel,

Aux lieux où cette main lui garde un  
coup mortel.

Vos vœux, si mal reçus de l'ingrate  
Dorise,

Qui l'idolâtre autant comme elle  
vous méprise,

Ne rencontreront plus aucun  
empêchement.

Mais je m'étonne fort de son  
aveuglement,

Et je ne comprends point cet  
orgueilleux caprice

Qui fait qu'elle vous traite avec tant  
d'injustice.

Vos rares qualités...

Pymante

Au lieu de me flatter,

Voyons si le projet ne saurait  
avorter,

Si la supercherie...

Géronte

Elle est si bien tissée,

Qu'il faut manquer de sens pour  
douter de l'issue.

Clitandre aime Caliste, et comme son  
rival,

Il a trop de sujet de lui vouloir du  
mal.

Moi que depuis dix ans il tient à son service,

D'écrire comme lui j'ai trouvé l'artifice ;

Si bien que ce cartel, quoique tout de ma main,

A son dépit jaloux s'imputera soudain.

Pymante

Que ton subtil esprit a de grands avantages !

Mais le nom du porteur ?

Géronte

Lycaste, un de ses pages.

Pymante

Celui qui fait le guet auprès du rendez-vous ?

Géronte

Lui-même, et le voici qui s'avance vers nous :

A force de courir il s'est mis hors d'haleine.



# Scène VI

Pymante, Géronte, Lycaste, *aussi déguisé en paysan.*

Pymante

Eh bien ! est-il venu ?

Lycaste

N'en soyez plus en peine ;

Il est où vous savez, et tout bouffi d'orgueil,

Il n'y pense à rien moins qu'à son propre cercueil.

Pymante

Ne perdons point de temps. Nos masques, nos épées !

*(Lycaste les va quérir dans la grotte d'où ils sont sortis.)*

Qu'il me tarde déjà que, dans son sang trempées,

Elles ne me font voir à mes pieds étendu

Le seul qui sert d'obstacle au bonheur qui m'est dû !

Ah ! qu'il va bien trouver d'autres gens que Clitandre !

Mais pourquoi ces habits ? qui te les fait reprendre ?

*(Lycaste leur présente à chacun un masque et une épée, et porte leurs habits).*

Pour notre sûreté, portons-les avec nous,

De peur que, cependant que nous serons aux coups,

Quelque maraud, conduit par sa bonne aventure,

Ne nous laisse tous trois en mauvaise posture.

Quand il faudra donner, sans les perdre des yeux,

Au pied du premier arbre ils seront beaucoup mieux.

Pymante

Prends-en donc même soin après la chose faite.

Lycaste

Ne craignez pas sans eux que je fasse retraite.

Pymante

Sus donc ! chacun déjà devrait être masqué.

Allons, qu'il tombe mort aussitôt qu'attaqué.



# Scène VII

Cléon, Lysarque

Cléon

Réserve à d'autres temps cette  
ardeur de courage

Qui rend de ta valeur un si grand  
témoignage.

Ce duel que tu dis ne se peut  
concevoir.

Tu parles de Clitandre, et je viens de le voir

Que notre jeune prince enlevait à la chasse.

Lysarque

Tu les as vus passer ?

Cléon

Par cette même place.

Sans doute que ton maître a quelque occasion

Qui le fait t'éblouir par cette illusion.

Lysarque

Non, il parlait du cœur ; je connais

sa franchise.

Cléon

S'il est ainsi, je crains que par  
quelque surprise

Ce généreux guerrier, sous le nombre  
abattu,

Ne cède aux envieux que lui fait sa  
vertu.

Lysarque

A présent il n'a point d'ennemis que  
je sache ;

Mais, quelque événement que le  
destin nous cache,

Si tu veux m'obliger, viens, de grâce,

avec moi,

Que nous donnions ensemble avis de  
tout au roi.



# Scène VIII

Caliste, Dorise

*Caliste, cependant que Dorise s'arrête  
à chercher derrière un buisson.*

Ma sœur, l'heure s'avance, et nous  
serons à peine,

Si nous ne retournons, au lever de la  
reine.

Je ne vois point mon traître,  
Hippolyte non plus.

*Dorise, tirant une épée de derrière ce buisson, et saisissant Caliste par le bras.*

Voici qui va trancher tes soucis  
superflus ;

Voici dont je vais rendre, aux dépens  
de ta vie,

Et ma flamme vengée, et ma haine  
assouvie.

Caliste

Tout beau, tout beau, ma sœur, tu  
veux m'épouvanter ;

Mais je te connais trop pour m'en  
inquiéter,

Laisse la feinte à part, et mettons, je

te prie,

A les trouver bientôt toute notre  
industrie.

Dorise

Va, va, ne songe plus à leurs fausses  
amours,

Dont le récit n'était qu'une embûche  
à tes jours :

Rosidor t'est fidèle, et cette feinte  
amante

Brûle aussi peu pour lui que je fais  
pour Pymante.

Caliste

Déloyale ! ainsi donc ton courage

inhumain...

Dorise

Ces injures en l'air n'arrêtent point  
ma main.

Caliste

Le reproche honteux d'une action si  
noire...

Dorise

Qui se venge en secret, en secret en  
fait gloire.

Caliste

T'ai-je donc pu, ma sœur, déplaire en  
quelque point ?

Dorise

Oui, puisque Rosidor t'aime et ne  
m'aime point ;

C'est assez m'offenser que d'être ma  
rivale.



# Scène IX

Rosidor, Pymante, Gêronte, Lycaste,  
Caliste, Dorise

*Comme Dorise est prête de tuer Caliste, un bruit entendu lui fait relever son épée, et Rosidor paraît tout en sang, poursuivi par ces trois assassins masqués. En entrant, il tue Lycaste ; et retirant son épée, elle se rompt contre la branche d'un arbre. En cette extrémité, il voit celle que*

*tient Dorise ; et sans la reconnaître, il s'en saisit, et passe tout d'un temps le tronçon qui lui restait de la sienne en la main gauche, et se défend ainsi contre Pymante et Géronte, dont il tue le dernier, et met l'autre en fuite.*

Rosidor

Meurs, brigand ! Ah, malheur ! cette  
branche fatale

A rompu mon épée. Assassins...  
Toutefois,

J'ai de quoi me défendre une seconde  
fois.

Dorise, *s'enfuyant.*

N'est-ce pas Rosidor qui m'arrache

les armes ?

Ah ! qu'il me va causer de périls et de larmes !

Fuis, Dorise, et fuyant laisse-toi reprocher

Que tu fuis aujourd'hui ce qui t'est le plus cher.

Caliste

C'est lui-même de vrai. Rosidor !  
Ah ! je pâme,

Et la peur de sa mort ne me laisse point d'âme.

Adieu, mon cher espoir.

Rosidor, *après avoir tué Géronte.*

Celui-ci dépêché,

C'est de toi maintenant que j'aurai bon marché.

Nous sommes seul à seul. Quoi ! ton peu d'assurance

Ne met plus qu'en tes pieds sa dernière espérance ?

Marche sans emprunter d'ailes de ton effroi :

Je ne cours point après des lâches comme toi.

Il suffit de ces deux. Mais qui pourraient-ils être ?

Ah, ciel ! le masque ôté me les fait trop connaître !

Le seul Clitandre arma contre moi  
ces voleurs ;

Celui-ci fut toujours vêtu de ses  
couleurs ;

Voilà son écuyer, dont la pâleur  
exprime

Moins de traits de la mort que  
d'horreurs de son crime.

Et ces deux reconnus, je douterais en  
vain

De celui que sa fuite a sauvé de ma  
main.

Trop indigne rival, crois-tu que ton  
absence

Donne à tes lâchetés quelque ombre  
d'innocence,

Et qu'après avoir vu renverser ton  
dessein,

Un désaveu démente et tes gens et  
ton seing ?

Ne le présume pas ; sans autre  
conjecture.

Je te rends convaincu de ta seule  
écriture,

Sitôt que j'aurai pu faire ma plainte  
au roi.

Mais quel piteux objet se vient offrir  
à moi ?

Traîtres, auriez-vous fait sur un si

beau visage,

Attendant Rosidor, l'essai de votre  
rage ?

C'est Caliste elle-même ! Ah, dieux,  
injustes dieux !

Ainsi donc, pour montrer ce  
spectacle à mes yeux,

Votre faveur barbare a conservé ma  
vie !

Je n'en veux point chercher d'auteurs  
que votre envie :

La nature, qui perd ce qu'elle a de  
parfait,

Sur tout autre que vous eût vengé ce  
forfait,

Et vous eût accablés, si vous n'étiez  
ses maîtres.

Vous m'envoyez en vain ce fer contre  
des traîtres.

Je ne veux point devoir mes  
déplorables jours

A l'affreuse rigueur d'un si fatal  
secours.

O vous qui me restez d'une troupe  
ennemie

Pour marques de ma gloire et de son  
infamie,

Blessures, hâtez-vous d'élargir vos  
canaux,

Par où mon sang emporte et ma vie  
et mes maux !

Ah ! pour l'être trop peu, blessures  
trop cruelles,

De peur de m'obliger vous n'êtes pas  
mortelles.

Eh quoi ! ce bel objet, mon aimable  
vainqueur,

Avait-il seul le droit de me blesser au  
cœur ?

Et d'où vient que la mort, à qui tout  
fait hommage,

L'ayant si mal traité, respecte son  
image ?

Noires divinités, qui tournez mon

fuseau,

Vous faut-il tant prier pour un coup  
de ciseau ?

Insensé que je suis ! en ce malheur  
extrême,

Je demande la mort à d'autres qu'à  
moi-même ;

Aveugle ! je m'arrête à supplier en  
vain,

Et pour me contenter j'ai de quoi  
dans la main.

Il faut rendre ma vie au fer qui l'a  
sauvée ;

C'est à lui qu'elle est due, il se l'est  
réservée ;

Et l'honneur, quel qu'il soit, de finir  
mes malheurs,

C'est pour me le donner qu'il l'ôte à  
des voleurs.

Poussons donc hardiment. Mais,  
hélas ! cette épée

Coulant entre mes doigts, laisse ma  
main trompée ;

Et sa lame, timide à procurer mon  
bien,

Au sang des assassins n'ose mêler le  
mien.

Ma faiblesse importune à mon trépas  
s'oppose ;

En vain je m'y résous, en vain je m'y  
dispose ;

Mon reste de vigueur ne peut  
l'effectuer ;

J'en ai trop pour mourir, trop peu  
pour me tuer :

L'un me manque au besoin, et l'autre  
me résiste.

Mais je vois s'entr'ouvrir les beaux  
yeux de Caliste,

Les roses de son teint n'ont plus tant  
de pâleur,

Et j'entends un soupir qui flatte ma  
douleur.

Voyez, dieux inhumains, que, malgré

votre envie,

L'amour lui sait donner la moitié de  
ma vie,

Qu'une âme désormais suffit à deux  
amants.

Caliste

Hélas ! qui me rappelle à de  
nouveaux tourments ?

Si Rosidor n'est plus, pourquoi  
reviens-je au monde ?

Rosidor

O merveilleux effet d'une amour sans  
seconde !

Caliste

Exécrable assassin qui rougis de son sang,

Dépêche comme à lui de me percer le flanc,

Prends de lui ce qui reste.

Rosidor

Adorable cruelle,

Est-ce ainsi qu'on reçoit un amant si fidèle ?

Caliste

Ne m'en fais point un crime ; encor pleine d'effroi,

Je ne t'ai méconnu qu'en songeant trop à toi.

J'avais si bien gravé là-dedans ton  
image,

Qu'elle ne voulait pas céder à ton  
visage.

Mon esprit, glorieux et jaloux de  
l'avoir,

Enviait à mes yeux le bonheur de te  
voir.

Mais quel secours propice a trompé  
mes alarmes ?

Contre tant d'assassins qui t'a prêté  
des armes ?

Rosidor

Toi-même, qui t'a mise à telle heure  
en ces lieux,

Où je te vois mourir et revivre à mes yeux ?

Caliste

Quand l'amour une fois règne sur un courage...

Mais tâchons de gagner jusqu'au premier village,

Où ces bouillons de sang se puissent arrêter ;

Là, j'aurai tout loisir de te le raconter,

Aux charges qu'à mon tour aussi l'on m'entretienne.

Rosidor

Allons ; ma volonté n'a de loi que la  
tienne ;

Et l'amour, par tes yeux devenu tout-  
puissant,

Rend déjà la vigueur à mon corps  
languissant.

Caliste

Il donne en même temps une aide à ta  
faiblesse,

Puisqu'il fait que la mienne auprès  
de toi me laisse,

Et qu'en dépit du sort ta Caliste  
aujourd'hui

A tes pas chancelants pourra servir  
d'appui.



# Acte II



# Scène première

Pymante, *masqué*.

Destins, qui réglez tout au gré de vos caprices,

Sur moi donc tout à coup fondent vos injustices,

Et trouvent à leurs traits si longtemps retenus,

Afin de mieux frapper, des chemins inconnus ?

Dites, que vous ont fait Rosidor ou  
Pymante ?

Fournissez de raison, destins, qui me  
démente ;

Dites ce qu'ils ont fait qui vous  
puisse émouvoir

A partager si mal entre eux votre  
pouvoir ?

Lui rendre contre moi l'impossible  
possible

Pour rompre le succès d'un dessein  
infaillible,

C'est prêter un miracle à son bras  
sans secours,

Pour conserver son sang au péril de

mes jours.

Trois ont fondu sur lui sans le jeter  
en fuite ;

A peine en m'y jetant moi-même je  
l'évite ;

Loin de laisser la vie, il a su  
l'arracher ;

Loin de céder au nombre, il l'a su  
retrancher :

Toute votre faveur, à son aide  
occupée,

Trouve à le mieux armer en rompant  
son épée,

Et ressaisit ses mains, par celles du  
hasard,

L'une d'une autre épée, et l'autre  
d'un poignard.

O honte ! ô déplaisirs ! ô désespoir !  
ô rage !

Ainsi donc un rival pris à mon  
avantage

Ne tombe dans mes rets que pour les  
déchirer !

Son bonheur qui me brave ose l'en  
retirer,

Lui donne sur mes gens une prompte  
victoire,

Et fait de son péril un sujet de sa  
gloire !

Retournons animés d'un courage  
plus fort,

Retournons, et du moins perdons-  
nous dans sa mort.

Sortez de vos cachots, infernales  
Furies ;

Apportez à m'aider toutes vos  
barbaries ;

Qu'avec vous tout l'enfer m'aide en  
ce noir dessein

Qu'un sanglant désespoir me verse  
dans le sein.

J'avais de point en point l'entreprise  
tramée,

Comme dans mon esprit vous me

l'aviez formée ;

Mais contre Rosidor tout le pouvoir  
humain

N'a que de la faiblesse ; il y faut  
votre main.

En vain, cruelles sœurs, ma fureur  
vous appelle ;

En vain vous armeriez l'enfer pour  
ma querelle :

La terre vous refuse un passage à  
sortir.

Ouvre du moins ton sein, terre, pour  
m'engloutir ;

N'attends pas que Mercure avec son  
caducée

M'en fasse après ma mort  
l'ouverture forcée ;

N'attends pas qu'un supplice, hélas !  
trop mérité,

Ajoute l'infamie à tant de lâcheté ;

Préviens-en la rigueur ; rends toi-  
même justice

Aux projets avortés d'un si noir  
artifice.

Mes cris s'en vont en l'air, et s'y  
perdent sans fruit.

Dedans mon désespoir, tout me fuit  
ou me nuit :

La terre n'entend point la douleur

qui me presse ;

Le ciel me persécute, et l'enfer me délaisse.

Affronte-les, Pymante, et sauve en dépit d'eux

Ta vie et ton honneur d'un pas si dangereux.

Si quelque espoir te reste, il n'est plus qu'en toi-même ;

Et, si tu veux t'aider, ton mal n'est pas extrême.

Passes pour villageois dans un lieu si fatal ;

Et réservant ailleurs la mort de ton rival,

Fais que d'un même habit la  
trompeuse apparence

Qui le mit en péril, te mette en  
assurance.

Mais ce masque l'empêche, et me  
vient reprocher

Un crime qu'il découvre au lieu de  
me cacher.

Ce damnable instrument de mon  
traître artifice,

Après mon coup manqué, n'en est  
plus que l'indice,

Et ce fer qui tantôt, inutile en ma  
main,

Que ma fureur jalouse avait armée en vain,

Sut si mal attaquer et plus mal me défendre,

N'est propre désormais qu'à me faire surprendre.

*(Il jette son masque et son épée dans la grotte.)*

Allez, témoins honteux de mes lâches forfaits,

N'en produisez non plus de soupçons que d'effets.

Ainsi n'ayant plus rien qui démente ma feinte,

Dedans cette forêt je marcherai sans

crainte,

Tant que...



# Scène II

Lysarque, Pymante, Archers

Lysarque

Mon grand ami !

Pymante

Monsieur ?

Lysarque

Viens çà ; dis-nous,

N'as-tu point ici vu deux cavaliers  
aux coups ?

Pymante

Non, monsieur.

Lysarque

Ou l'un d'eux se sauver à la fuite ?

Pymante

Non, monsieur.

Lysarque

Ni passer dedans ces bois sans  
suite ?

Pymante

Attendez, il y peut avoir quelque huit

jours...

Lysarque

Je parle d'aujourd'hui : laisse là ces discours ;

Réponds précisément.

Pymante

Pour aujourd'hui, je pense...

Toutefois, si la chose était de conséquence,

Dans le prochain village on saurait aisément...

Lysarque

Donnons jusques au lieu, c'est trop d'amusement.

Pymante, *seul*.

Ce départ favorable enfin me rend la  
vie

Que tant de questions m'avaient  
presque ravie.

Cette troupe d'archers aveugles en ce  
point,

Trouve ce qu'elle cherche et ne s'en  
saisit point ;

Bien que leur conducteur donne  
assez à connaître

Qu'ils vont pour arrêter l'ennemi de  
son maître,

J'échappe néanmoins en ce pas  
hasardeux

D'aussi près de la mort que je me voyais d'eux.

Que j'aime ce péril, dont la vaine menace

Promettait un orage, et se tourne en bonace,

Ce péril qui ne veut que me faire trembler,

Ou plutôt qui se montre, et n'ose m'accabler !

Qu'à bonne heure défait d'un masque et d'une épée,

J'ai leur crédulité sous ces habits trompée !

De sorte qu'à présent deux corps  
désanimés

Termineront l'exploit de tant de gens  
armés,

Corps qui gardent tous deux un  
naturel si traître,

Qu'encore après leur mort ils vont  
trahir leur maître,

Et le faire l'auteur de cette lâcheté,

Pour mettre à ses dépens Pymante en  
sûreté !

Mes habits, rencontrés sous les yeux  
de Lysarque,

Peuvent de mes forfaits donner seuls  
quelque marque ;

Mais s'il ne les voit pas, lors sans  
aucun effroi

Je n'ai qu'à me ranger en hâte auprès  
du roi,

Où je verrai tantôt avec effronterie

Clitandre convaincu de ma  
supercherie.



# Scène III

Lysarque, Archers

Lysarque *regarde les corps de  
Géronte et de Lycaste.*

Cela ne suffit pas ; il faut chercher  
encor,

Et trouver, s'il se peut, Clitandre ou  
Rosidor.

Amis, Sa Majesté, par ma bouche  
avertie

Des soupçons que j'avais touchant  
cette partie,

Voudra savoir au vrai ce qu'ils sont  
devenus.

Premier Archer

Pourrait-elle en douter ? Ces deux  
corps reconnus

Font trop voir le succès de toute  
l'entreprise.

Lysarque

Et qu'en présumes-tu ?

Premier Archer

Que malgré leur surprise,

Leur nombre avantageux, et leur

déguisement,

Rosidor de leurs mains se tire  
heureusement,

Lysarque

Ce n'est qu'en me flattant que tu te le  
figures ;

Pour moi, je n'en conçois que de  
mauvais augures,

Et présume plutôt que son bras  
valeuroux

Avant que de mourir s'est immolé  
ces deux.

Premier Archer

Mais où serait son corps ?

Lysarque

Au creux de quelque roche,

Où les traîtres, voyant notre troupe  
si proche,

N'auront pas eu loisir de mettre  
encor ceux-ci,

De qui le seul aspect rend le crime  
éclairci.

Second Archer,

lui présentant les deux pièces  
rompues de l'épée de Rosidor.

Monsieur, connaissez-vous ce fer et  
cette garde ?

Lysarque

Donne-moi, que je voie. Oui, plus je  
les regarde,

Plus j'ai par eux d'avis du déplorable  
sort

D'un maître qui n'a pu s'en dessaisir  
que mort.

Second Archer

Monsieur, avec cela j'ai vu dans cette  
route

Des pas mêlés de sang distillé goutte  
à goutte.

Lysarque

Suivons-les au hasard. Vous autres,  
enlevez

Promptement ces deux corps que nous avons trouvés.

*(Lysarque et cet archer rentrent dans le bois, et le reste des archers reportent à la cour les corps de Géronte et de Lycaste.)*



# Scène IV

Floridan, Clitandre, Page

Floridan, *parlant à son page.*

Ce cheval trop fougueux  
m'incommode à la chasse ;

Tiens-m'en un autre prêt, tandis  
qu'en cette place,

A l'ombre des ormeaux l'un dans  
l'autre enlacés,

Clitandre m'entretient de ses travaux  
passés.

Qu'au reste, les veneurs, allant sur  
leurs brisées,

Ne forcent pas le cerf, s'il est aux  
reposées ;

Qu'ils prennent connaissance, et  
pressent mollement,

Sans le donner aux chiens qu'à mon  
commandement.

*(Le page rentre.)*

Achève maintenant l'histoire  
commencée

De ton affection si mal récompensée.

Clitandre

Ce récit ennuyeux de ma triste  
langueur,

Mon prince, ne vaut pas le tirer en  
longueur ;

J'ai tout dit en un mot : cette fière  
Caliste

Dans ses cruels mépris  
incessamment persiste ;

C'est toujours elle-même ; et sous sa  
dure loi,

Tout ce qu'elle a d'orgueil se réserve  
pour moi.

Cependant qu'un rival, ses plus  
chères délices,

Redouble ses plaisirs en voyant mes  
supplices.

Floridan

Ou tu te plains à faux, ou,  
puissamment épris,

Ton courage demeure insensible aux  
mépris ;

Et je m'étonne fort comme ils n'ont  
dans ton âme

Rétabli ta raison, ou dissipé ta  
flamme.

Quelques charmes secrets mêlés  
dans ses rigueurs

Etouffent en naissant la révolte des

cœurs ;

Et le mien auprès d'elle, à quoi qu'il  
se dispose,

Murmurant de son mal, en adore la  
cause.

Floridan

Mais puisque son dédain, au lieu de  
te guérir,

Ranime ton amour, qu'il dût faire  
mourir,

Sers-toi de mon pouvoir ; en ma  
faveur, la reine

Tient et tiendra toujours Rosidor en  
haleine ;

Mais son commandement dans peu,  
si tu le veux,

Te met, à ma prière, au comble de tes  
vœux.

Awise donc ; tu sais qu'un fils peut  
tout sur elle.

Clitandre

Malgré tous les mépris de cette âme  
cruelle,

Dont un autre a charmé les  
inclinations,

J'ai toujours du respect pour ses  
perfections,

Et je serais marri qu'aucune  
violence...

Floridan

L'amour sur le respect emporte la balance.

Clitandre

Je brûle ; et le bonheur de vaincre ses froideurs,

Je ne le veux devoir qu'à mes vives ardeurs ;

Je ne la veux gagner qu'à force de services.

Floridan

Tandis, tu veux donc vivre en d'éternels supplices ?

Clitandre

Tandis, ce m'est assez qu'un rival  
préfér

N'obtient, non plus que moi, le  
succès espéré.

A la longue ennuyés, la moindre  
négligence

Pourra de leurs esprits rompre  
l'intelligence ;

Un temps bien pris alors me donne  
en un moment

Ce que depuis trois ans je poursuis  
vainement.

Mon prince, trouvez bon...

Floridan

N'en dis pas davantage ;

Celui-ci qui me vient faire quelque message,

Apprendrait malgré toi l'état de tes amours.



# Scène V

Floridan, Clitandre, Cléon

Cléon

Pardonnez-moi, seigneur, si je romps  
vos discours ;

C'est en obéissant au roi qui me  
l'ordonne,

Et rappelle Clitandre auprès de sa  
personne.

Floridan

Qui ?

Cléon

Clitandre, seigneur.

Floridan

Et que lui veut le roi ?

Cléon

De semblables secrets ne s'ouvrent  
pas à moi.

Floridan

Je n'en sais que penser ; et la cause  
incertaine

De ce commandement tient mon

esprit en peine.

Pourrai-je me résoudre à te laisser aller

Sans savoir les motifs qui te font rappeler ?

Clitandre

C'est, à mon jugement, quelque prompte entreprise,

Dont l'exécution à moi seul est remise ;

Mais, quoi que là-dessus j'ose m'imaginer,

C'est à moi d'obéir sans rien examiner.

Floridan

J'y consens à regret : va, mais qu'il te souviennne

Que je chéris ta vie à l'égal de la mienne ;

Et si tu veux m'ôter de cette anxiété,  
Que j'en sache au plus tôt toute la vérité.

Ce cor m'appelle. Adieu. Toute la chasse prête

N'attend que ma présence à relancer la bête.



# Scène VI



*ORISE* *achevant de vêtir  
l'habit de Géronte qu'elle  
avait trouvé dans le bois.*

Achève, malheureuse,  
achève de vêtir

Ce que ton mauvais sort  
laisse à te garantir.

Si de tes trahisons la jalouse  
impuissance

Sut donner un faux crime à la même  
innocence,

Recherche maintenant, par un plus  
juste effet,

Une fausse innocence à cacher ton  
forfait.

Quelle honte importune au visage te  
monte

Pour un sexe quitté dont tu n'es que  
de honte ?

Il t'abhorre lui-même ; et ce  
déguisement,

En le désavouant, l'oblige  
pleinement.

Après avoir perdu sa douceur

naturelle,

Dépouille sa pudeur, qui te messied  
sans elle ;

Dérobe tout d'un temps, par ce crime  
nouveau,

Et l'autre aux yeux du monde, et ta  
tête au bourreau.

Si tu veux empêcher ta perte  
inévitabile,

Deviens plus criminelle, et parais  
moins coupable.

Par une fausseté tu tombes en  
danger,

Par une fausseté sache t'en dégager.

Fausseté détestable, où me viens-tu  
réduire ?

Honteux déguisement, où me vas-tu  
conduire ?

Ici de tous côtés l'effroi suit mon  
erreur,

Et j'y suis à moi-même une nouvelle  
horreur :

L'image de Caliste à ma fureur  
soustraite

Y brave fièrement ma timide retraite,  
Encor si son trépas, secondant mon  
désir,

Mêlait à mes douleurs l'ombre d'un  
faux plaisir !

Mais tels sont les excès du malheur  
qui m'opprime,

Qu'il ne m'est pas permis de jouir de  
mon crime ;

Dans l'état pitoyable où le sort me  
réduit,

J'en mérite la peine et n'en ai pas le  
fruit ;

Et tout ce que j'ai fait contre mon  
ennemie

Sert à croître sa gloire avec mon  
infamie.

N'importe, Rosidor de mes cruels  
destins

Tient de quoi repousser ses lâches  
assassins.

Sa valeur, inutile en sa main  
désarmée,

Sans moi ne vivrait plus que chez la  
renommée :

Ainsi rien désormais ne pourrait  
m'enflammer ;

N'ayant plus que haïr, je n'aurais  
plus qu'aimer.

Fâcheuse loi du sort qui s'obstine à  
ma peine,

Je sauve mon amour, et je manque à  
ma haine.

Ces contraires succès, demeurant

sans effet,

Font naître mon malheur de mon  
heur imparfait.

Toutefois l'orgueilleux pour qui mon  
cœur soupire

De moi seule aujourd'hui tient le jour  
qu'il respire :

Il m'en est redevable, et peut-être à  
son tour

Cette obligation produira quelque  
amour.

Dorise, à quels penses ton espoir se  
ravale !

S'il vit par ton moyen, c'est pour une  
rivale.

N'attends plus, n'attends plus que  
haine de sa part ;

L'offense vint de toi, le secours, du  
hasard.

Malgré les vains efforts de ta ruse  
traîtresse,

Le hasard, par tes mains, le rend à sa  
maîtresse.

Ce péril mutuel qui conserve leurs  
jours

D'un contre-coup égal va croître  
leurs amours.

Heureux couple d'amants que le  
destin assemble,

Qu'il expose en péril, qu'il en retire  
ensemble !



# Scène VII

Pymante, Dorise

*Pymante, la prenant pour Géronte, et l'embrassant.*

O dieux ! voici Géronte, et je le croyais mort.

Malheureux compagnon de mon funeste sort...

*Dorise, croyant qu'il la prend pour Rosidor, et qu'en l'embrassant il la*

*poignarde.*

Ton œil t'abuse. Hélas ! misérable,  
regarde

Qu'au lieu de Rosidor ton erreur me  
poignarde.

Pymante

Ne crains pas, cher ami, ce funeste  
accident,

Je te connais assez, je suis... Mais,  
impudent,

Où m'allait engager mon erreur  
indiscreète ?

Monsieur, pardonnez-moi la faute  
que j'ai faite.

Un berger d'ici près a quitté ses  
brebis

Pour s'en aller au camp presque en  
pareils habits ;

Et d'abord vous prenant pour ce  
mien camarade,

Mes sens d'aise aveuglés ont fait  
cette escapade.

Ne craignez point au reste un pauvre  
villageois

Qui seul et désarmé court à travers  
ces bois.

D'un ordre assez précis l'heure  
presque expirée

Me défend des discours de plus

longue durée.

A mon empressement pardonnez cet  
adieu ;

Je perdrais trop, monsieur, à tarder  
en ce lieu.

Dorise

Ami, qui que tu sois, si ton âme  
sensible

A la compassion peut se rendre  
accessible,

Un jeune gentilhomme implore ton  
secours ;

Prends pitié de mes maux pour trois  
ou quatre jours ;

Durant ce peu de temps, accorde une  
retraite

Sous ton chaume rustique à ma fuite  
secrète :

D'un ennemi puissant la haine me  
poursuit,

Et n'ayant pu qu'à peine éviter cette  
nuit...

Pymante

L'affaire qui me presse est assez  
importante

Pour ne pouvoir, monsieur, répondre  
à votre attente.

Mais si vous me donniez le loisir  
d'un moment,

Je vous assurerais d'être ici  
promptement ;

Et j'estime qu'alors il me serait facile  
Contre cet ennemi de vous faire un  
asile.

Dorise

Mais, avant ton retour, si quelque  
instant fatal

M'exposait par malheur aux yeux de  
ce brutal,

Et que l'empotement de son humeur  
altière...

Pymante

Pour ne rien hasarder, cachez-vous là

derrière.

Dorise

Souffre que je te suive, et que mes  
tristes pas...

Pymante

J'ai des secrets, monsieur, qui ne le  
souffrent pas,

Et ne puis rien pour vous, à moins  
que de m'attendre.

Avisez au parti que vous avez à  
prendre.

Dorise

Va donc, je t'attendrai.

Pymante

Cette touffe d'ormeaux

Vous pourra cependant couvrir de  
ses rameaux.



# Scène VIII

Pymante

Enfin, grâces au ciel, ayant su m'en  
défaire,

Je puis seul aviser à ce que je dois  
faire.

Qui qu'il soit, il a vu Rosidor  
attaqué,

Et sait assurément que nous l'avons  
manqué ;

N'en étant point connu, je n'en ai  
rien à craindre,

Puisqu'ainsi déguisé tout ce que je  
veux feindre

Sur son esprit crédule obtient un tel  
pouvoir.

Toutefois plus j'y songe, et plus je  
pense voir,

Par quelque grand effet de vengeance  
divine,

En ce faible témoin l'auteur de ma  
ruine :

Son indice douteux, pour peu qu'il

ait de jour,

N'éclaircira que trop mon forfait à la cour.

Simple ! j'ai peur encor que ce malheur m'avienne,

Et je puis éviter ma perte par la sienne !

Et mêmes on dirait qu'un antre tout exprès

Me garde mon épée au fond de ces forêts :

C'est en ce lieu fatal qu'il me le faut conduire ;

C'est là qu'un heureux coup l'empêche de me nuire.

Je ne m'y puis résoudre ; un reste de  
pitié

Violente mon cœur à des traits  
d'amitié ;

En vain je lui résiste et tâche à me  
défendre

D'un secret mouvement que je ne  
puis comprendre :

Son âge, sa beauté, sa grâce, son  
maintien,

Forcent mes sentiments à lui vouloir  
du bien ;

Et l'air de son visage a quelque  
mignardise

Qui ne tire pas mal à celle de Dorise.

Ah ! que tant de malheurs m'auraient favorisé,

Si c'était elle-même en habit déguisé !

J'en meurs déjà de joie, et mon âme ravie

Abandonne le soin du reste de ma vie.

Je ne suis plus à moi, quand je viens à penser

A quoi l'occasion me pourrait dispenser.

Quoi qu'il en soit, voyant tant de ses traits ensemble,

Je porte du respect à ce qui lui  
ressemble.

Misérable Pymante, ainsi donc tu te  
perds !

Encor qu'il tienne un peu de celle que  
tu sers,

Etouffe ce témoin pour assurer ta  
tête ;

S'il est, comme il le dit, battu d'une  
tempête,

Au lieu qu'en ta cabane il cherche  
quelque port,

Fais que dans cette grotte il  
rencontre sa mort.

Modère-toi, cruel ; et plutôt examine  
Sa parole, son teint, et sa taille, et sa  
mine :

Si c'est Dorise, alors révoque cet  
arrêt ;

Sinon, que la pitié cède à ton intérêt.



# Acte III



# Scène première

Alcandre, Rosidor, Caliste, un Prévôt

Alcandre

L'admirable rencontre a mon âme ravie

De voir que deux amants s'entre-  
doivent la vie,

De voir que ton péril la tire de  
danger,

Que le sien te fournit de quoi t'en  
dégager,

Qu'à deux desseins divers la même  
heure choisie

Assemble en même lieu pareille  
jalousie,

Et que l'heureux malheur qui vous a  
menacés

Avec tant de justesse a ses temps  
compassés !

Rosidor

Sire, ajoutez du ciel l'occulte  
providence :

Sur deux amants il verse une même  
influence ;

Et comme l'un par l'autre il a su  
nous sauver,

Il semble l'un pour l'autre exprès  
nous conserver.

Alcandre

Je t'entends, Rosidor ; par là tu me  
veux dire

Qu'il faut qu'avec le ciel ma volonté  
conspire,

Et ne s'oppose pas à ses justes  
décrets,

Qu'il vient de témoigner par tant  
d'avis secrets.

Eh bien ! je veux moi-même en parler

à la reine ;

Elle se fléchira, ne t'en mets pas en  
peine.

Achève seulement de me rendre  
raison

De ce qui t'arriva depuis sa  
pâmoison.

Rosidor

Sire, un mot désormais suffit pour ce  
qui reste.

Lysarque et vos archers depuis ce  
lieu funeste

Se laissèrent conduire aux traces de  
mon sang,

Qui, durant le chemin, me dégouttait  
du flanc ;

Et me trouvant enfin dessous un toit  
rustique,

Ranimé par les soins de son amour  
pudique,

Leurs bras officieux m'ont ici  
rapporté,

Pour en faire ma plainte à Votre  
Majesté.

Non pas que je soupire après une  
vengeance

Qui ne peut me donner qu'une fausse  
allégeance :

Le prince aime Clitandre, et mon

respect consent

Que son affection le déclare  
innocent ;

Mais si quelque pitié d'une telle  
infortune

Peut souffrir aujourd'hui que je vous  
importune,

Otant par un hymen l'espoir à mes  
rivaux,

Sire, vous taririez la source de nos  
maux.

Alcandre

Tu fuis à te venger ; l'objet de ta  
maîtresse

Fait qu'un tel désir cède à l'amour  
qui te presse ;

Aussi n'est-ce qu'à moi de punir ces  
forfaits,

Et de montrer à tous par de  
puissants effets

Qu'attaquer Rosidor c'est se prendre  
à moi-même :

Tant je veux que chacun respecte ce  
que j'aime !

Je le ferai bien voir. Quand ce perfide  
tour

Aurait eu pour objet le moindre de  
ma cour,

Je devrais au public, par un honteux

supplice,

De telles trahisons l'exemplaire  
justice.

Mais Rosidor surpris, et blessé  
comme il l'est,

Au devoir d'un vrai roi joint mon  
propre intérêt.

Je lui ferai sentir, à ce traître  
Clitandre,

Quelque part que le prince y puisse  
ou veuille prendre,

Combien mal à propos sa folle vanité

Croyait dans sa faveur trouver  
l'impunité.

Je tiens cet assassin ; un soupçon  
véritable,

Que m'ont donné les corps d'un  
couple détestable,

De son lâche attentat m'avait si bien  
instruit,

Que déjà dans les fers il en reçoit le  
fruit.

Toi, qu'avec Rosidor le bonheur a  
sauvée,

Tu te peux assurer que, Dorise  
trouvée,

Comme ils avaient choisi même  
heure à votre mort,

En même heure tous deux auront un

même sort.

Caliste

Sire, ne songez pas à cette  
misérable ;

Rosidor garanti me rend sa  
redevable ;

Et je me sens forcée à lui vouloir du  
bien

D'avoir à votre Etat conservé ce  
soutien.

Alcandre

Le généreux orgueil des âmes  
magnanimes

Par un noble dédain sait pardonner

les crimes ;

Mais votre aspect m'emporte à  
d'autres sentiments,

Dont je ne puis cacher les justes  
mouvements ;

Ce teint pâle à tous deux me rougit  
de colère,

Et vouloir m'adoucir, c'est vouloir  
me déplaire.

Rosidor

Mais, sire, que sait-on ? peut-être ce  
rival,

Qui m'a fait, après tout, plus de bien  
que de mal,

Sitôt qu'il vous plaira d'écouter sa  
défense,

Saura de ce forfait purger son  
innocence.

Alcandre

Et par où la purger ? Sa main d'un  
trait mortel

A signé son arrêt en signant ce  
cartel.

Peut-il désavouer ce qu'assure un tel  
gage,

Envoyé de [sa] part, et rendu par son  
page ?

Peut-il désavouer que ses gens  
déguisés

De son commandement ne soient autorisés ?

Les deux, tout morts qu'ils sont, qu'on les traîne à la boue,

L'autre, aussitôt que pris, se verra sur la roue ;

Et pour le scélérat que je tiens prisonnier,

Ce jour que nous voyons lui sera le dernier.

Qu'on l'amène au conseil ; par forme il faut l'entendre,

Et voir par quelle adresse il pourra se défendre.

Toi, pense à te guérir, et crois que  
pour le mieux,

Je ne veux pas montrer ce perfide à  
tes yeux :

Sans doute qu'aussitôt qu'il se ferait  
paraître,

Ton sang rejaillirait au visage du  
traître.

Rosidor

L'apparence déçoit, et souvent on a  
vu

Sortir la vérité d'un moyen imprévu,

Bien que la conjecture y fût encor  
plus forte ;

Du moins, sire, apaisez l'ardeur qui vous transporte ;

Que, l'âme plus tranquille et l'esprit plus remis,

Le seul pouvoir des lois perde nos ennemis.

Alcandre

Sans plus m'importuner, ne songe qu'à tes plaies.

Non, il ne fut jamais d'apparences si vraies.

Douter de ce forfait, c'est manquer de raison.

Derechef, ne prends soin que de ta guérison.



# Scène II

Rosidor, Caliste

Rosidor

Ah ! que ce grand courroux  
sensiblement m'afflige !

Caliste

C'est ainsi que le roi, te refusant,  
t'oblige :

Il te donne beaucoup en ce qu'il

t'interdit,

Et tu gagnes beaucoup d'y perdre ton  
crédit.

On voit dans ces refus une marque  
certaine

Que contre Rosidor toute prière est  
vaine.

Ses violents transports sont  
d'assurés témoins

Qu'il t'écouterait mieux s'il te  
chérissait moins.

Mais un plus long séjour pourrait ici  
te nuire :

Ne perdons plus de temps ; laisse-  
moi te conduire

Jusque dans l'antichambre où  
Lysarque t'attend,

Et montre désormais un esprit plus  
content.

Rosidor

Si près de te quitter...

Caliste

N'achève pas ta plainte.

Tous deux nous ressentons cette  
commune atteinte ;

Mais d'un fâcheux respect la  
tyrannique loi

M'appelle chez la reine et m'éloigne  
de toi.

Il me lui faut conter comme l'on m'a  
surprise,

Excuser mon absence en accusant  
Dorise ;

Et lui dire comment, par un cruel  
destin,

Mon devoir auprès d'elle a manqué  
ce matin.

Rosidor

Va donc, et quand son âme, après la  
chose sue,

Fera voir la pitié qu'elle en aura  
conçue,

Figure-lui si bien Clitandre tel qu'il  
est

Qu'elle n'ose en ses feux prendre  
plus d'intérêt.

Caliste

Ne crains pas désormais que mon  
amour s'oublie ;

Répare seulement ta vigueur  
affaiblie :

Sache bien te servir de la faveur du  
roi,

Et pour tout le surplus repose-t'en  
sur moi.



# Scène III

Clitandre, *en prison.*

Je ne sais si je veille, ou si ma rêverie  
A mes sens endormis fait quelque  
tromperie ;  
Peu s'en faut, dans l'excès de ma  
confusion,  
Que je ne prenne tout pour une  
illusion.

Clitandre prisonnier ! je n'en fais pas  
croyable

Ni l'air sale et puant d'un cachot  
effroyable

Ni de ce faible jour l'incertaine  
clarté,

Ni le poids de ces fers dont je suis  
arrêté ;

Je les sens, je les vois ; mais mon  
âme innocente

Dément tous les objets que mon œil  
lui présente

Et, le désavouant, défend à ma  
raison

De me persuader que je sois en

prison.

Jamais aucun forfait, aucun dessein  
infâme

N'a pu souiller ma main, ni glisser  
dans mon âme ;

Et je suis retenu dans ces funestes  
lieux !

Non, cela ne se peut : vous vous  
trompez, mes yeux ;

J'aime mieux rejeter vos plus clairs  
témoignages,

J'aime mieux démentir ce qu'on me  
fait d'outrages,

Que de m'imaginer, sous un si juste  
roi,

Qu'on peuple les prisons d'innocents  
comme moi.

Cependant je m'y trouve ; et bien que  
ma pensée

Recherche à la rigueur ma conduite  
passée,

Mon exacte censure a beau  
l'examiner,

Le crime qui me perd ne se peut  
deviner ;

Et quelque grand effort que fasse ma  
mémoire,

Elle ne me fournit que des sujets de  
gloire.

Ah ! prince, c'est quelqu'un de vos  
faveurs jaloux

Qui m'impute à forfait d'être chéri  
de vous.

Le temps qu'on m'en sépare, on le  
donne à l'envie,

Comme une liberté d'attenter sur ma  
vie.

Le cœur vous le disait, et je ne sais  
comment

Mon destin me poussa dans cet  
aveuglement

De rejeter l'avis de mon dieu  
tutélaire ;

C'est là ma seule faute, et c'en est le

salaire,

C'en est le châtiment que je reçois  
ici.

On vous venge, mon prince, en me  
traitant ainsi ;

Mais vous saurez montrer,  
embrassant ma défense,

Que qui vous venge ainsi  
puissamment vous offense,

Les perfides auteurs de ce complot  
maudit,

Qu'à me persécuter votre absence  
enhardit,

A votre heureux retour verront que  
ces tempêtes,

Clitandre préservé, n'abattront que  
leurs têtes.

Mais on ouvre, et quelqu'un, dans  
cette sombre horreur,

Par son visage affreux redouble ma  
terreur.



# Scène IV

Clitandre, le Geôlier

Le Geôlier

Permettez que ma main de ces fers  
vous détache.

Clitandre

Suis-je libre déjà ?

Le Geôlier

Non encor, que je sache.

Clitandre

Quoi ! ta seule pitié s'y hasarde pour moi ?

Le Geôlier

Non, c'est un ordre exprès de vous conduire au roi.

Clitandre

Ne m'apprendras-tu point le crime qu'on m'impute,

Et quel lâche imposteur ainsi me persécute ?

Le Geôlier

Descendons : Un prévôt, qui vous attend là-bas,

Vous pourra mieux que moi  
contenter sur ce cas.



# Scène V

Pymante, Dorise

*Pymante, regardant une aiguille qu'elle avait laissée par mégarde dans ses cheveux en se déguisant.*

En vain pour m'éblouir vous usez de la ruse,

Mon esprit, quoique lourd, aisément ne s'abuse :

Ce que vous me cachez, je le lis dans

vos yeux.

Quelque revers d'amour vous  
conduit en ces lieux ;

N'est-il pas vrai, monsieur ? et même  
cette aiguille

Sent assez les faveurs de quelque  
belle fille :

Elle est, ou je me trompe, un gage de  
sa foi.

Dorise

O malheureuse aiguille ! Hélas ! c'est  
fait de moi.

Pymante

Sans doute votre plaie à ce mot s'est

rouverte.

Monsieur, regrettez-vous son absence, ou sa perte ?

Vous aurait-elle bien pour un autre quitté,

Et payé vos ardeurs d'une infidélité ?

Vous ne répondez point ; cette rougeur confuse,

Quoique vous vous taisiez, clairement vous accuse.

Brisons là : ce discours vous fâcherait enfin,

Et c'était pour tromper la longueur du chemin,

Qu'après plusieurs discours, ne  
sachant que vous dire,

J'ai touché sur un point dont votre  
cœur soupire,

Et de quoi fort souvent on aime  
mieux parler

Que de perdre son temps à des  
propos en l'air.

Dorise

Ami, ne porte plus la sonde en mon  
courage :

Ton entretien commun me charme  
davantage ;

Il ne peut me lasser, indifférent qu'il  
est ;

Et ce n'est pas aussi sans sujet qu'il me plaît.

Ta conversation est tellement civile,  
Que pour un tel esprit ta naissance  
est trop vile ;

Tu n'as de villageois que l'habit et le  
rang ;

Tes rares qualités te font d'un autre  
sang ;

Même, plus je te vois, plus en toi je  
remarque

Des traits pareils à ceux d'un  
cavalier de marque :

Il s'appelle Pymante, et ton air et ton

port

Ont avec tous les siens un  
merveilleux rapport.

Pymante

J'en suis tout glorieux, et de ma part  
je prise

Votre rencontre autant que celle de  
Dorise,

Autant que si le ciel, apaisant sa  
rigueur,

Me faisait maintenant un présent de  
son cœur.

Dorise

Qui nommes-tu Dorise ?

Pymante

Une jeune cruelle

Qui me fuit pour un autre.

Dorise

Et ce rival s'appelle ?

Pymante

Le berger Rosidor.

Dorise

Ami, ce nom si beau

Chez vous donc se profane à garder  
un troupeau ?

Pymante

Madame, il ne faut plus que mon feu

vous déguise

Que sous ces faux habits il reconnaît  
Dorise.

Je ne suis point surpris de me voir  
dans ces bois

Ne passer à vos yeux que pour un  
villageois ;

Votre haine pour moi fut toujours  
assez forte

Pour déferer sans peine à l'habit que  
je porte.

Cette fausse apparence aide et suit  
vos mépris ;

Mais cette erreur vers vous ne m'a  
jamais surpris ;

Je sais trop que le ciel n'a donné  
l'avantage

De tant de raretés qu'à votre seul  
visage,

Sitôt que je l'ai vu, j'ai cru voir en  
ces lieux

Dorise déguisée, ou quelqu'un de nos  
dieux ;

Et si j'ai quelque temps feint de vous  
méconnaître

En vous prenant pour tel que vous  
vouliez paraître,

Admirez mon amour, dont la  
discrétion

Rendait à vos désirs cette  
submission,

Et disposez de moi, qui borne mon  
envie

A prodiguer pour vous tout ce que  
j'ai de vie.

Dorise

Pymante, eh quoi ! faut-il qu'en l'état  
où je suis

Tes importunités augmentent mes  
ennuis ?

Faut-il que dans ce bois ta rencontre  
funeste

Vienne encor m'arracher le seul bien  
qui me reste,

Et qu'ainsi mon malheur au dernier  
point venu

N'ose plus espérer de n'être pas  
connu ?

Pymante

Voyez comme le ciel égale nos  
fortunes,

Et comme, pour les faire entre nous  
deux communes,

Nous réduisant ensemble à ces  
déguisements,

Il montre avoir pour nous de pareils  
mouvements.

Dorise

Nous changeons bien d'habits, mais  
non pas de visages ;

Nous changeons bien d'habits, mais  
non pas de courages ;

Et ces masques trompeurs de nos  
conditions

Cachent, sans les changer, nos  
inclinations.

Pymante

Me négliger toujours, et pour qui  
vous néglige !

Dorise

Que veux-tu ? son mépris plus que  
ton feu m'oblige ;

J'y trouve, malgré moi, je ne sais  
quel appas,

Par où l'ingrat me tue, et ne  
m'offense pas.

Pymante

Qu'espérez-vous enfin d'un amour si  
frivole

Pour cet ingrat amant qui n'est plus  
qu'une idole ?

Dorise

Qu'une idole ! Ah ! ce mot me donne  
de l'effroi.

Rosidor une idole ! Ah ! perfide, c'est  
toi,

Ce sont tes trahisons qui  
l'empêchent de vivre.

Je t'ai vu dans ce bois moi-même le  
poursuivre,

Avantagé du nombre, et vêtu de  
façon

Que ce rustique habit effaçait tout  
soupçon :

Ton embûche a surpris une valeur si  
rare.

Pymante

Il est vrai, j'ai puni l'orgueil de ce  
barbare,

De cet heureux ingrat, si cruel envers  
vous,

Qui, maintenant par terre et percé de  
mes coups,

Eprouve par sa mort comme un  
amant fidèle

Venge votre beauté du mépris qu'on  
fait d'elle.

Dorise

Monstre de la nature, exécration  
bourreau,

Après ce lâche coup qui creuse mon  
tombeau,

D'un compliment railleur ta malice  
me flatte !

Fuis, fuis, que dessus toi ma

vengeance n'éclate.

Ces mains, ces faibles mains que  
vont armer les dieux,

N'auront que trop de force à  
t'arracher les yeux,

Que trop à t'imprimer sur ce hideux  
visage

En mille traits de sang les marques  
de ma rage.

Pymante

Le courroux d'une femme, impétueux  
d'abord,

Promet tout ce qu'il ose à son  
premier transport ;

Mais comme il n'a pour lui que sa  
seule impuissance

A force de grossir il meurt en sa  
naissance ;

Ou s'étouffant soi-même, à la fin ne  
produit

Que point ou peu d'effet après  
beaucoup de bruit.

Dorise

Va, va, ne prétends pas que le mien  
s'adoucisse :

Il faut que ma fureur ou l'enfer te  
punisse ;

Le reste des humains ne saurait  
inventer

De gêne qui te puisse à mon gré  
tourmenter.

Si tu ne crains mes bras, crains de  
meilleures armes ;

Crains tout ce que le ciel m'a départi  
de charmes :

Tu sais quelle est leur force, et ton  
cœur la ressent ;

Crains qu'elle ne m'assure un  
vengeur plus puissant.

Ce courroux, dont tu ris, en fera la  
conquête

De quiconque mettra à ma haine  
exposera ta tête,

De quiconque mettra ma vengeance  
en mon choix.

Adieu : j'en perds le temps à crier  
dans ce bois :

Mais tu verras bientôt si je vaux  
quelque chose,

Et si ma rage en vain se promet ce  
qu'elle ose.

Pymante

J'aime tant cette ardeur à me faire  
périr,

Que je veux bien moi-même avec  
vous y courir.

Dorise

Traître ! ne me suis point.

Pymante

Prendre seule la fuite !

Vous vous égareriez à marcher sans  
conduite ;

Et d'ailleurs votre habit, où je ne  
comprends rien,

Peut avoir du mystère aussi bien que  
le mien.

L'asile dont tantôt vous faisiez la  
demande

Montre quelque besoin d'un bras qui  
vous défende ;

Et mon devoir vers vous serait mal

acquitté,

S'il ne vous avait mise en lieu de sûreté.

Vous pensez m'échapper quand je vous le témoigne ;

Mais vous n'irez pas loin que je ne vous rejoigne.

L'amour que j'ai pour vous, malgré vos dures lois,

Sait trop ce qu'il vous doit, et ce que je me dois.



# Acte IV



# Scène première

Pymante, Dorise

Dorise

Je te le dis encor, tu perds temps à  
me suivre ;

Souffre que de tes yeux ta pitié me  
délivre :

Tu redoubles mes maux par de tels  
entretiens.

Pymante

Prenez à votre tour quelque pitié des  
miens,

Madame, et tarissez ce déluge de  
larmes ;

Pour rappeler un mort ce sont de  
faibles armes ;

Et, quoi que vous conseille un inutile  
ennui,

Vos cris et vos sanglots ne vont  
point jusqu'à lui.

Dorise

Si mes sanglots ne vont où mon cœur  
les envoie,

Du moins par eux mon âme y  
trouvera la voie ;

S'il lui faut un passage afin de  
s'envoler,

Ils le lui vont ouvrir en le fermant à  
l'air.

Sus donc, sus, mes sanglots !  
redoublez vos secousses :

Pour un tel désespoir vous les avez  
trop douces :

Faites pour m'étouffer de plus  
puissants efforts.

Pymante

Ne songez plus, madame, à rejoindre  
les morts ;

Pensez plutôt à ceux qui n'ont point  
d'autre envie

Que d'employer pour vous le reste de  
leur vie ;

Pensez plutôt à ceux dont le service  
offert

Accepté vous conserve, et refusé  
vous perd.

Dorise

Crois-tu donc, assassin, m'acquérir  
par ton crime ?

Qu'innocent méprisé, coupable je  
t'estime ?

A ce compte, tes feux n'ayant pu

m'émouvoir,

Ta noire perfidie obtiendrait ce  
pouvoir ?

Je chérirais en toi la qualité de  
traître,

Et mon affection commencerait à  
naître

Lorsque tout l'univers a droit de te  
haïr ?

Pymante

Si j'oubliai l'honneur jusques à le  
trahir,

Si, pour vous posséder, mon esprit,  
tout de flamme,

N'a rien cru de honteux, n'a rien  
trouvé d'infâme,

Voyez par là, voyez l'excès de mon  
ardeur :

Par cet aveuglement jugez de sa  
grandeur.

Dorise

Non, non, ta lâcheté, que j'y vois  
trop certaine,

N'a servi qu'à donner des raisons à  
ma haine.

Ainsi ce que j'avais pour toi  
d'aversion

Vient maintenant d'ailleurs que  
d'inclination :

C'est la raison, c'est elle à présent  
qui me guide

Aux mépris que je fais des flammes  
d'un perfide.

Pymante

Je ne sache raison qui s'oppose à  
mes vœux,

Puisqu'ici la raison n'est que ce que  
je veux,

Et, ployant dessous moi, permet à  
mon envie

De recueillir les fruits de vous avoir  
servie.

Il me faut des faveurs malgré vos

cruautés.

Dorise

Exécrable ! ainsi donc tes désirs  
effrontés

Voudraient sur ma faiblesse user de  
violence ?

Pymante

Je ris de vos refus, et sais trop la  
licence

Que me donne l'amour en cette  
occasion.

Dorise, *lui crevant l'œil de son  
aiguille.*

Traître ! ce ne sera qu'à ta confusion.

Pymante, *portant les mains à son œil crevé.*

Ah, cruelle !

Dorise

Ah, brigand !

Pymante

Ah, que viens-tu de faire ?

Dorise

De punir l'attentat d'un infâme corsaire.

Pymante, *prenant son épée dans la caverne où il l'avait jetée au second acte.*

Ton sang m'en répondra ; tu m'auras

beau prier,

Tu mourras.

Dorise, *à part*.

Fuis, Dorise, et laisse-le crier.



# Scène II

Pymante

Où s'est-elle cachée ? où l'emporte  
sa fuite ?

Où faut-il que ma rage adresse ma  
poursuite ?

La tigresse m'échappe, et, telle qu'un  
éclair,

En me frappant les yeux, elle se perd  
en l'air ;

Ou plutôt, l'un perdu, l'autre m'est  
inutile ;

L'un s'offusque du sang qui de  
l'autre distille.

Coule, coule, mon sang : en de si  
grands malheurs,

Tu dois avec raison me tenir lieu de  
pleurs :

Ne verser désormais que des larmes  
communes,

C'est pleurer lâchement de telles  
infortunes.

Je vois de tous côtés mon supplice

approcher ;

N'osant me découvrir, je ne me puis  
cacher.

Mon forfait avorté se lit dans ma  
disgrâce,

Et ces gouttes de sang me font suivre  
à la trace.

Miraculeux effet ! Pour traître que je  
sois,

Mon sang l'est encor plus, et sert  
tout à la fois

De pleurs à ma douleur, d'indices à  
ma prise,

De peine à mon forfait, de vengeance  
à Dorise.

O toi qui, secondant son courage  
inhumain,

Loin d'orner ses cheveux,  
deshonores sa main,

Exécrable instrument de sa brutale  
rage,

Tu devais pour le moins respecter  
son image ;

Ce portrait accompli d'un chef-  
d'œuvre des cieux,

Imprimé dans mon cœur, exprimé  
dans mes yeux,

Quoi que te commandât une âme si  
cruelle,

Devait être adoré de ta pointe  
rebelle.

Honteux restes d'amour qui brouillez  
mon cerveau !

Quoi ! puis-je en ma maîtresse  
adorer mon bourreau ?

Remettez-vous, mes sens ; rassure-  
toi, ma rage ;

Reviens, mais reviens seule animer  
mon courage ;

Tu n'as plus à débattre avec mes  
passions

L'empire souverain dessus mes  
actions ;

L'amour vient d'expirer, et ses

flammes éteintes

Ne t'imposeront plus leurs infâmes  
contraintes.

Dorise ne tient plus dedans mon  
souvenir

Que ce qu'il faut de place à l'ardeur  
de punir :

Je n'ai plus rien en moi qui n'en  
veille à sa vie.

Sus donc, qui me la rend ? Destins, si  
votre envie,

Si votre haine encor s'obstine à mes  
tourments,

Jusqu'à me réserver à d'autres  
châtiments,

Faites que je mérite, en trouvant  
l'inhumaine,

Par un nouveau forfait, une nouvelle  
peine,

Et ne me traitez pas avec tant de  
rigueur

Que mon feu ni mon fer ne touchent  
point son cœur.

Mais ma fureur se joue, et demi-  
languissante,

S'amuse au vain éclat d'une voix  
impuissante.

Recourons aux effets, cherchons de  
toutes parts ;

Prenons dorénavant pour guides les hasards.

Quiconque ne pourra me montrer la cruelle,

Que son sang aussitôt me réponde pour elle ;

Et ne suivant ainsi qu'une incertaine erreur,

Remplissons tous ces lieux de carnage et d'horreur.

*(Une tempête survient.)*

Mes menaces déjà font trembler tout le monde :

Le vent fuit d'épouvante, et le tonnerre en gronde ;

L'œil du ciel s'en retire, et par un  
voile noir,

N'y pouvant résister, se défend d'en  
rien voir ;

Cent nuages épais se distillant en  
larmes,

A force de pitié, veulent m'ôter les  
armes,

La nature étonnée embrasse mon  
courroux,

Et veut m'offrir Dorise, ou devancer  
mes coups.

Tout est de mon parti : le ciel même  
n'envoie

Tant d'éclairs redoublés qu'afin que  
je la voie.

Quelques lieux où l'effroi porte ses  
pas errants,

Ils sont entrecoupés de mille gros  
torrents.

Que je serais heureux, si cet éclat de  
foudre,

Pour m'en faire raison, l'avait  
réduite en poudre !

Allons voir ce miracle, et désarmer  
nos mains,

Si le ciel a daigné prévenir nos  
desseins.

Destins, soyez enfin de mon

intelligence,

Et vengez mon affront, ou souffrez  
ma vengeance !



# Scène III

Floridan

Quel bonheur m'accompagne en ce moment fatal !

Le tonnerre a sous moi foudroyé mon cheval,

Et consumant sur lui toute sa violence,

Il m'a porté respect parmi son  
insolence.

Tous mes gens, écartés par un subit  
effroi,

Loin d'être à mon secours, ont fui  
d'autour de moi,

Ou, déjà dispersés par l'ardeur de la  
chasse,

Ont dérobé leur tête à sa fière  
menace.

Cependant seul, à pied, je pense à  
tous moments

Voir le dernier débris de tous les  
éléments,

Dont l'obstination à se faire la

guerre

Met toute la nature au pouvoir du tonnerre.

Dieux, si vous témoignez par là votre courroux,

De Clitandre ou de moi lequel menacez-vous ?

La perte m'est égale, et la même tempête

Qui l'aurait accablé tomberait sur ma tête.

Pour le moins, justes dieux, s'il court quelque danger,

Souffrez que je le puisse avec lui partager !

J'en découvre à la fin quelque  
meilleur présage ;

L'haleine manque aux vents, et la  
force à l'orage ;

Les éclairs, indignés d'être éteints  
par les eaux,

En ont tari la source et séché les  
ruisseaux,

Et déjà le soleil de ses rayons essuie

Sur ces moites rameaux le reste de la  
pluie ;

Au lieu du bruit affreux des foudres  
décochés,

Les petits oisillons, encor demi-

cachés...

Mais je verrai bientôt quelques-uns  
de ma suite :

Je le juge à ce bruit.



# Scène IV

Floridan, Pymante, Dorise

*Pymante saisit Dorise qui le fuyait.*

Enfin, malgré ta fuite,

Je te retiens, barbare.

Dorise

Hélas !

Pymante

Songe à mourir ;

Tout l'univers ici ne te peut secourir.

Floridan

L'égorger à ma vue ! ô l'indigne spectacle !

Sus, sus, à ce brigand opposons un obstacle.

Arrête, scélérat !

Pymante

Téméraire, où vas-tu ?

Floridan

Sauver ce gentilhomme à tes pieds abattu.

Dorise

Traître, n'avance pas ; c'est le prince.

*Pymante, tenant Dorise d'une main,  
et se battant de l'autre.*

N'importe ;

Il m'oblige à sa mort, m'ayant vu de  
la sorte.

Floridan

Est-ce là le respect que tu dois à mon  
rang ?

Pymante

Je ne connais ici ni qualités ni sang.

Quelque respect ailleurs que ta  
naissance obtienne,

Pour assurer ma vie, il faut perdre la  
tienne.

Dorise

S'il me demeure encor quelque peu  
de vigueur,

Si mon débile bras ne dédit point  
mon cœur,

J'arrêterai le tien.

Pymante

Que fais-tu, misérable ?

Dorise

Je détourne le coup d'un forfait  
exécrable.

Pymante

Avec ces vains efforts crois-tu m'en empêcher ?

Floridan

Par une heureuse adresse il l'a fait trébucher.

Assassin, rends l'épée.



# Scène V

Floridan, Pymante, Dorise, trois  
Veneurs, *portant en leurs mains les  
vrais habits de Pymante*, Lycaste et  
Dorise

Premier Veneur

Ecoute, il est fort proche :

C'est sa voix qui résonne au creux de  
cette roche,

Et c'est lui que tantôt nous avons

entendu.

*Floridan désarme Pymante, et en donne l'épée à garder à Dorise.*

Prends ce fer en ta main.

Pymante

Ah, cieux ! je suis perdu.

Second Veneur

Oui, je le vois. Seigneur, quelle aventure étrange,

Quel malheureux destin en cet état vous range ?

Floridan

Garrottez ce maraud ; les couples de vos chiens

Vous y pourront servir, faute  
d'autres liens.

Je veux qu'à mon retour une prompte  
justice

Lui fasse ressentir par l'éclat d'un  
supplice,

Sans armer contre lui que les lois de  
l'Etat,

Que m'attaquer n'est pas un léger  
attentat.

Sachez que s'il échappe il y va de vos  
têtes.

Premier Veneur

Si nous manquons, seigneur, les  
voilà toutes prêtes.

Admirez cependant le foudre et ses efforts,

Qui, dans cette forêt, ont consumé trois corps :

En voici les habits, qui sans aucun dommage

Semblent avoir bravé la fureur de l'orage.

Floridan

Tu montres à mes yeux de merveilleux effets.

Dorise

Mais des marques plutôt de merveilleux forfaits.

Ces habits, dont n'a point approché  
le tonnerre,

Sont aux plus criminels qui vivent  
sur la terre :

Connaissez-les, grand prince, et  
voyez devant vous

Pymante prisonnier, et Dorise à  
genoux.

Floridan

Que ce soit là Pymante, et que tu sois  
Dorise !

Dorise

Quelques étonnements qu'une telle  
surprise

Jette dans votre esprit, que vos yeux  
ont déçu,

D'autres le saisiront quand vous  
aurez tout su.

La honte de paraître en un tel  
équipage

Coupe ici ma parole et l'étouffe au  
passage ;

Souffrez que je reprenne en un coin  
de ce bois

Avec mes vêtements l'usage de la  
voix,

Pour vous conter le reste en habit  
plus sortable.

Floridan

Cette honte me plaît ; ta prière  
équitable,

En faveur de ton sexe et du secours  
prêté,

Suspendra jusqu'alors ma curiosité

Tandis, sans m'éloigner beaucoup de  
cette place,

Je vais sur ce coteau pour découvrir  
la chasse.

Tu l'y ramèneras. Vous, s'il ne veut  
marcher,

Gardez-le cependant au pied de ce  
rocher.

*(Le prince sort, et un des veneurs s'en*

*va avec Dorise, et les autres mènent Pymante d'un autre côté.)*



# Scène VI

Clitandre, le Geôlier

Clitandre, *en prison.*

Dans ces funestes lieux, où la seule  
inclémence

D'un rigoureux destin réduit mon  
innocence,

Je n'attends désormais du reste des  
humains

Ni faveur, ni secours, si ce n'est par  
tes mains.

Le Geôlier

Je ne connais que trop où tend ce  
préambule.

Vous n'avez pas affaire à quelque  
homme crédule :

Tous, dans cette prison, dont je porte  
les clés,

Se disent comme vous du malheur  
accablés,

Et la justice à tous est injuste ; de  
sorte

Que la pitié me doit leur faire ouvrir  
la porte ;

Mais je me tiens toujours ferme dans  
mon devoir :

Soyez coupable ou non, je n'en veux  
rien savoir ;

Le roi, quoi qu'il en soit, vous a mis  
en ma garde.

Il me suffit ; le reste en rien ne me  
regarde.

Clitandre

Tu juges mes desseins autres qu'ils  
ne sont pas.

Je tiens l'éloignement pire que le  
trépas,

Et la terre n'a point de si douce

province

Où le jour m'agréât loin des yeux de  
mon prince.

Hélas ! si tu voulais l'envoyer avertir

Du péril dont sans lui je ne saurais  
sortir,

Ou qu'il lui fût porté de ma part une  
lettre,

De la sienne en ce cas je t'ose bien  
promettre

Que son retour soudain des plus  
riches te rend :

Que cet anneau t'en serve et d'arrhe  
et de garant :

Tends la main et l'esprit vers un  
bonheur si proche.

Le Geôlier

Monsieur, jusqu'à présent j'ai vécu  
sans reproche,

Et pour me suborner promesses ni  
présents

N'ont et n'auront jamais de charmes  
suffisants.

C'est de quoi je vous donne une  
entière assurance :

Perdez-en le dessein avecque  
l'espérance ;

Et puisque vous dressez des pièges à  
ma foi,

Adieu, ce lieu devient trop dangereux  
pour moi.



# Scène VII

Clitandre

Va, tigre ! va, cruel, barbare,  
impitoyable !

Ce noir cachot n'a rien tant que toi  
d'effroyable.

Va, porte aux criminels tes regards,  
dont l'horreur

Peut seule aux innocents imprimer la  
terreur :

Ton visage déjà commençait mon  
supplice ;

Et mon injuste sort, dont tu te fais  
complice,

Ne t'envoyait ici que pour  
m'épouvanter,

Ne t'envoyait ici que pour me  
tourmenter.

Cependant, malheureux, à qui me  
dois-je prendre

D'une accusation que je ne puis  
comprendre ?

A-t-on rien vu jamais, a-t-on rien vu

de tel ?

Mes gens assassinés me rendent  
criminel ;

L'auteur du coup s'en vante, et l'on  
m'en calomnie ;

On le comble d'honneur, et moi  
d'ignominie ;

L'échafaud qu'on m'apprête au  
sortir de prison,

C'est par où de ce meurtre on me fait  
la raison.

Mais leur déguisement d'autre côté  
m'étonne :

Jamais un bon dessein ne déguisa  
personne ;

Leur masque les condamne, et mon  
seing contrefait,

M'imputant un cartel, me charge  
d'un forfait.

Mon jugement s'aveugle, et, ce que je  
déploire,

Je me sens bien trahi, mais par qui ?  
je l'ignore ;

Et mon esprit troublé, dans ce confus  
rapport,

Ne voit rien de certain que ma  
honteuse mort.

Traître, qui que tu sois, rival, ou  
domestique,

Le ciel te garde encore un destin plus tragique.

N'importe, vif ou mort, les gouffres des enfers

Auront pour ton supplice encor de pires fers.

Là, mille affreux bourreaux t'attendent dans les flammes ;

Moins les corps sont punis, plus ils gênent les âmes,

Et par des cruautés qu'on ne peut concevoir,

Ils vengent l'innocence au-delà de l'espoir.

Et vous, que désormais je n'ose plus

attendre,

Prince, qui m'honoriez d'une amitié  
si tendre,

Et dont l'éloignement fait mon plus  
grand malheur,

Bien qu'un crime imputé noircisse  
ma valeur,

Que le prétexte faux d'une action si  
noire

Ne laisse plus de moi qu'une sale  
mémoire,

Permettez que mon nom, qu'un  
bourreau va ternir,

Dure sans infamie en votre souvenir.

Ne vous repentez point de vos  
faveurs passées,

Comme chez un perfide indignement  
placées :

J'ose, j'ose espérer qu'un jour la  
vérité

Paraîtra toute nue à la postérité,

Et je tiens d'un tel heur l'attente si  
certaine,

Qu'elle adoucit déjà la rigueur de ma  
peine ;

Mon âme s'en chatouille, et ce plaisir  
secret

La prépare à sortir avec moins de  
regret.



# Scène VIII

Floridan, Pymante, Cléon, Dorise *en habit de femme*, trois Veneurs

Floridan, à *Dorise et Cléon*.

Vous m'avez dit tous deux d'étranges aventures.

Ah, Clitandre ! ainsi donc de fausses conjectures

T'accablent, malheureux, sous le courroux du roi.

Ce funeste récit me met tout hors de moi.

Cléon

Hâtant un peu le pas, quelque espoir me demeure

Que vous arriverez auparavant qu'il meure.

Floridan

Si je n'y viens à temps, ce perfide en ce cas

A son ombre immolé ne me suffira pas.

C'est trop peu de l'auteur de tant d'énormes crimes ;

Innocent, il aura d'innocentes  
victimes.

Où que soit Rosidor, il le suivra de  
près,

Et je saurai changer ses myrtes en  
cyprès.

Dorise

Souiller ainsi vos mains du sang de  
l'innocence !

Floridan

Mon déplaisir m'en donne une  
entière licence.

J'en veux, comme le roi, faire autant  
à mon tour ;

Et puisqu'en sa faveur on prévient  
mon retour,

Il est trop criminel. Mais que viens-je  
d'entendre ?

Je me tiens presque sûr de sauver  
mon Clitandre ;

La chasse n'est pas loin, où prenant  
un cheval,

Je préviendrai le coup de mon  
malheur fatal ;

Il suffit de Cléon pour ramener  
Dorise.

Vous autres, gardez bien de lâcher  
votre prise ;

Un supplice l'attend, qui doit faire

trembler

Quiconque désormais voudrait lui  
ressembler.



# Acte V



# Scène première

Floridan, Clitandre, un Prévôt, Cléon

Floridan, *parlant au prévôt.*

Dites vous-même au roi qu'une telle  
innocence

Légitime en ce point ma  
désobéissance,

Et qu'un homme sans crime avait  
bien mérité

Que j'usasse pour lui de quelque  
autorité.

Je vous suis. Cependant que mon  
heur est extrême,

Ami, que je chéris à l'égal de moi-  
même,

D'avoir su justement venir à ton  
secours

Lorsqu'un infâme glaive allait  
trancher tes jours,

Et qu'un injuste sort, ne trouvant  
point d'obstacle,

Apprêtait de ta tête un indigne  
spectacle !

Clitandre

Ainsi qu'un autre Alcide, en  
m'arrachant des fers,

Vous m'avez aujourd'hui retiré des  
enfes ;

Et moi dorénavant j'arrête mon envie  
A ne servir qu'un prince à qui je dois  
la vie.

Floridan

Réserve pour Caliste une part de tes  
soins.

Clitandre

C'est à quoi désormais je veux  
penser le moins.

Floridan

Le moins ! Quoi ! désormais Caliste  
en ta pensée

N'aurait plus que le rang d'une  
image effacée ?

Clitandre

J'ai honte que mon cœur auprès  
d'elle attaché

De son ardeur pour vous ait souvent  
relâché,

Ait souvent pour le sien quitté votre  
service :

C'est par là que j'avais mérité mon  
supplice ;

Et pour m'en faire naître un juste  
repentir,

Il semble que les dieux y voulaient  
consentir ;

Mais votre heureux retour a calmé  
cet orage.

Floridan

Tu me fais assez lire au fond de ton  
courage :

La crainte de la mort en chasse des  
appas

Qui t'ont mis au péril d'un si  
honteux trépas,

Puisque sans cet amour la fourbe  
mal conçue

Eût manqué contre toi de prétexte et

d'issue ;

Ou peut-être à présent tes désirs  
amoureux

Tournent vers des objets un peu  
moins rigoureux.

Clitandre

Doux ou cruels, aucun désormais ne  
me touche.

Floridan

L'amour dompte aisément l'esprit le  
plus farouche ;

C'est à ceux de notre âge un puissant  
ennemi.

Tu ne connais encor ses forces qu'à

demi ;

Ta résolution, un peu trop violente,  
N'a pas bien consulté ta jeunesse  
bouillante.

Mais que veux-tu, Cléon, et qu'est-il  
arrivé ?

Pymante de vos mains se serait-il  
sauvé ?

Cléon

Non, seigneur ; acquittés de la  
charge commise,

Nos veneurs ont conduit Pymante, et  
moi Dorise ;

Et je viens seulement prendre un

ordre nouveau.

Floridan

Qu'on m'attende avec eux aux portes  
du château.

Allons, allons au roi montrer ton  
innocence ;

Les auteurs des forfaits sont en notre  
puissance ;

Et l'un d'eux, convaincu dès le  
premier aspect,

Ne te laissera plus aucunement  
suspect.



# Scène II

Rosidor, *sur son lit.*

Amants les mieux payés de votre  
longue peine,

Vous de qui l'espérance est la moins  
incertaine,

Et qui vous figurez, après tant de  
longueurs,

Avoir droit sur les corps dont vous  
tenez les cœurs,

En est-il parmi vous de qui l'âme  
contente

Goûte plus de plaisir que moi dans  
son attente ?

En est-il parmi vous de qui l'heur à  
venir

D'un espoir mieux fondé se puisse  
entretenir ?

Mon esprit, que captive un objet  
adorable,

Ne l'éprouva jamais autre que  
favorable,

J'ignorerais encor ce que c'est que  
mépris,

Si le sort d'un rival ne me l'avait

appris.

Je te plains toutefois, Clitandre, et la  
colère

D'un grand roi qui te perd me semble  
trop sévère.

Tes desseins par l'effet n'étaient que  
trop punis ;

Nous voulant séparer, tu nous as  
réunis.

Il ne te fallait point de plus cruels  
supplices

Que de te voir toi-même auteur de  
nos délices,

Puisqu'il n'est pas à croire, après ce  
lâche tour,

Que le prince ose plus traverser  
notre amour.

Ton crime t'a rendu désormais trop  
infâme

Pour tenir ton parti sans s'exposer  
au blâme :

On devient ton complice à te  
favoriser.

Mais, hélas ! mes penses, qui vous  
vient diviser ?

Quel plaisir de vengeance à présent  
vous engage ?

Faut-il qu'avec Caliste un rival vous  
partage ?

Retournez, retournez vers mon  
unique bien :

Que seul dorénavant il soit votre  
entretien ;

Ne vous repaissez plus que de sa  
seule idée ;

Faites-moi voir la mienne en son âme  
gardée.

Ne vous arrêtez pas à peindre sa  
beauté,

C'est par où mon esprit est le moins  
enchanté ;

Elle sert d'amorce à mes désirs  
avides ;

Mais ils ont su trouver des objets

plus solides :

Mon feu qu'elle alluma fût mort au  
premier jour,

S'il n'eût été nourri d'un réciproque  
amour.

Oui, Caliste, et je veux toujours qu'il  
m'en souviennne,

J'aperçus aussitôt ta flamme que la  
mienne :

L'amour apprit ensemble à nos  
cœurs à brûler ;

L'amour apprit ensemble à nos yeux  
à parler ;

Et sa timidité lui donna la prudence

De n'admettre que nous en notre  
confiance :

Ainsi nos passions se dérobaient à  
tous ;

Ainsi nos feux secrets n'ayant point  
de jaloux...

Mais qui vient jusqu'ici troubler mes  
rêveries ?



# Scène III

Rosidor, Caliste

Caliste

Celle qui voudrait voir tes blessures  
guéries,

Celle...

Rosidor

Ah ! mon heur, jamais je  
n'obtiendrais sur moi

De pardonner ce crime à tout autre  
qu'à toi.

De notre amour naissant la douceur  
et la gloire

De leur charmante idée occupaient  
ma mémoire ;

Je flattais ton image, elle me  
reflattait ;

Je lui faisais des vœux, elle les  
acceptait ;

Je formais des désirs, elle en aimait  
l'hommage.

La désavoueras-tu, cette flatteuse  
image ?

Voudras-tu démentir notre entretien

secret ?

Seras-tu plus mauvaise enfin que ton  
portrait ?

Caliste

Tu pourrais de sa part te faire tant  
promettre,

Que je ne voudrais pas tout à fait  
m'y remettre ;

Quoiqu'à dire le vrai je ne sais pas  
trop bien

En quoi je dédirais ce secret  
entretien,

Si ta pleine santé me donnait lieu de  
dire

Quelle borne à tes vœux je puis et  
dois prescrire.

Prends soin de te guérir, et les miens  
plus contents...

Mais je te le dirai quand il en sera  
temps.

Rosidor

Cet énigme enjoué n'a point  
d'incertitude

Qui soit propre à donner beaucoup  
d'inquiétude,

Et si j'ose entrevoir dans son  
obscurité,

Ma guérison importe à plus qu'à ma  
santé.

Mais dis tout, ou du moins souffre  
que je devine,

Et te dise à mon tour ce que je  
m'imagine.

Caliste

Tu dois, par complaisance au peu  
que j'ai d'appas,

Feindre d'entendre mal ce que je ne  
dis pas,

Et ne point m'envier un moment de  
délices

Que fait goûter l'amour en ces petits  
supplices.

Doute donc, sois en peine, et montre

un cœur gêné

D'une amoureuse peur d'avoir mal  
deviné ;

Tremble sans craindre trop ; hésite,  
mais aspire ;

Attends de ma bonté qu'il me plaise  
tout dire,

Et sans en concevoir d'espoir trop  
affermi,

N'espère qu'à demi, quand je parle à  
demi.

Rosidor

Tu parles à demi, mais un secret  
langage

Qui va jusques au cœur m'en dit bien  
davantage,

Et tes yeux sont du tien de mauvais  
truchements,

Ou rien plus ne s'oppose à nos  
contentements.

Caliste

Je l'avais bien prévu, que ton  
impatience

Porterait ton espoir à trop de  
confiance ;

Que, pour craindre trop peu, tu  
devinerais mal.

Rosidor

Quoi ! la reine ose encor soutenir  
mon rival ?

Et sans avoir d'horreur d'une action  
si noire...

Caliste

Elle a l'âme trop haute et chérit trop  
la gloire

Pour ne pas s'accorder aux volontés  
du roi,

Qui d'un heureux hymen récompense  
ta foi...

Rosidor

Si notre heureux malheur a produit  
ce miracle,

Qui peut à nos désirs mettre encor  
quelque obstacle ?

Caliste

Tes blessures.

Rosidor

Allons, je suis déjà guéri.

Caliste

Ce n'est pas pour un jour que je veux  
un mari,

Et je ne puis souffrir que ton ardeur  
hasarde

Un bien que de ton roi la prudence  
retarde.

Prends soin de te guérir, mais guérir

tout à fait,

Et crois que tes désirs...

Rosidor

N'auront aucun effet.

Caliste

N'auront aucun effet ! Qui te le persuade ?

Rosidor

Un corps peut-il guérir, dont le cœur est malade ?

Caliste

Tu m'as rendu mon change, et m'as fait quelque peur ;

Mais je sais le remède aux blessures  
du cœur.

Les tiennes, attendant le jour que tu  
souhaites,

Auront pour médecins mes yeux qui  
les ont faites ;

Je me rends désormais assidue à te  
voir.

Rosidor

Cependant, ma chère âme, il est de  
mon devoir

Que sans perdre de temps j'aie  
rendre en personne

D'humbles grâces au roi du bonheur  
qu'il nous donne.

Caliste

Je me charge pour toi de ce remerciement.

Toutefois qui saurait que pour ce compliment

Une heure hors d'ici ne pût beaucoup te nuire,

Je voudrais en ce cas moi-même t'y conduire,

Et j'aimerais mieux être un peu plus tard à toi,

Que tes justes devoirs manquassent vers ton roi.

Rosidor

Mes blessures n'ont point, dans leurs  
faibles atteintes,

Sur quoi ton amitié puisse fonder ses  
craintes.

Caliste

Viens donc, et puisqu'enfin nous  
faisons mêmes vœux,

En le remerciant parle au nom de  
tous deux.



# Scène IV

Alcandre, Floridan, Clitandre,  
Pymante, Dorise, Cléon, Prévôt, trois  
Veneurs

Alcandre

Que souvent notre esprit, trompé par  
l'apparence,

Règle ses mouvements avec peu  
d'assurance !

Qu'il est peu de lumière en nos

entendements,

Et que d'incertitude en nos  
raisonnements !

Qui voudra désormais se fier aux  
impostures

Qu'en notre jugement forment les  
conjectures :

Tu suffis pour apprendre à la  
postérité

Combien la vraisemblance a peu de  
vérité.

Jamais jusqu'à ce jour la raison en  
déroute

N'a conçu tant d'erreur avec si peu  
de doute ;

Jamais, par des soupçons si faux et  
si pressants,

On n'a jusqu'à ce jour convaincu  
d'innocents.

J'en suis honteux, Clitandre, et mon  
âme confuse

De trop de promptitude en soi-même  
s'accuse.

Un roi doit se donner, quand il est  
irrité,

Ou plus de retenue, ou moins  
d'autorité.

Perds-en le souvenir, et pour moi, je  
te jure

Qu'à force de bienfaits j'en répare  
l'injure.

Clitandre

Que Votre Majesté, sire, n'estime pas  
Qu'il faille m'attirer par de nouveaux  
appas.

L'honneur de vous servir m'apporte  
assez de gloire,

Et je perdrais le mien, si quelqu'un  
pouvait croire

Que mon devoir penchât au  
refroidissement,

Sans le flatteur espoir d'un  
agrandissement.

Vous n'avez exercé qu'une juste  
colère :

On est trop criminel quand on peut  
vous déplaire ;

Et, tout chargé de fers, ma plus forte  
douleur

Ne s'en osa jamais prendre qu'à mon  
malheur.

Floridan

Seigneur, moi qui connais le fond de  
son courage,

Et qui n'ai jamais vu de fard en son  
langage,

Je tiendrais à bonheur que Votre  
Majesté

M'acceptât pour garant de sa  
fidélité.

Alcandre

Ne nous arrêtons plus sur la  
reconnaissance

Et de mon injustice et de son  
innocence ;

Passons aux criminels. Toi dont la  
trahison

A fait si lourdement trébucher ma  
raison,

Approche, scélérat. Un homme de  
courage

Se met avec honneur en un tel

équipage ?

Attaque, le plus fort, un rival plus  
heureux ?

Et présumant encor cet exploit  
dangereux,

A force de présents et d'infâmes  
pratiques,

D'un autre cavalier corrompt les  
domestiques ?

Prend d'un autre le nom, et  
contrefait son seing,

Afin qu'exécutant son perfide  
dessein,

Sur un homme innocent tombent les  
conjectures ?

Parle, parle, confesse, et préviens les tortures.

Pymante

Sire, écoutez-en donc la pure vérité,

Votre seule faveur a fait ma lâcheté,

Vous, dis-je. Et cet objet dont  
l'amour me transporte.

L'honneur doit pouvoir tout sur les  
gens de ma sorte ;

Mais recherchant la mort de qui vous  
est si cher,

Pour en avoir le fruit il me fallait  
cacher :

Reconnu pour l'auteur d'une telle

surprise,

Le moyen d'approcher de vous ou de  
Dorise ?

Alcandre

Tu dois aller plus outre, et m'imputer  
encor

L'attentat sur mon fils comme sur  
Rosidor ;

Car je ne touche point à Dorise  
outragée ;

Chacun, en te voyant, la voit assez  
vengée,

Et coupable elle-même, elle a bien  
mérité

L'affront qu'elle a reçu de ta  
témérité.

Pymante

Un crime attire l'autre, et, de peur  
d'un supplice,

On tâche, en étouffant ce qu'on en  
voit d'indice,

De paraître innocent à force de  
forfaits.

Je ne suis criminel sinon manque  
d'effets,

Et sans l'âpre rigueur du sort qui me  
tourmente,

Vous pleureriez le prince et  
souffririez Pymante.

Mais que tardez-vous plus ? J'ai tout dit : punissez.

Alcandre

Est-ce là le regret de tes crimes passés ?

Otez-le-moi d'ici : je ne puis voir sans honte

Que de tant de forfaits il tient si peu de conte.

Dites à mon conseil que, pour le châtiment,

J'en laisse à ses avis le libre jugement ;

Mais qu'après son arrêt je saurai

reconnaître

L'amour que vers son prince il aura  
fait paraître.

Viens çà, toi, maintenant, monstre de  
cruauté,

Qui joins l'assassinat à la déloyauté,

Détestable Alecton, que la reine  
déçue

Avait naguère au rang de ses filles  
reçue !

Quel barbare, ou plutôt quelle peste  
d'enfer

Se rendit ton complice et te donna ce  
fer ?

Dorise

L'autre jour, dans ce bois trouvé par  
aventure,

Sire, il donna sujet à toute  
l'imposture ;

Mille jaloux serpents qui me  
rongeaient le sein

Sur cette occasion formèrent mon  
dessein :

Je le cachai dès lors.

Floridan

Il est tout manifeste

Que ce fer n'est enfin qu'un  
misérable reste

Du malheureux duel où le triste  
Arimant

Laissa son corps sans âme, et  
Daphné sans amant.

Mais quant à son forfait, un ver de  
jalousie

Jette souvent notre âme en telle  
frénésie,

Que la raison, qu'aveugle un plein  
emportement,

Laisse notre conduite à son  
dérèglement ;

Lors tout ce qu'il produit mérite  
qu'on l'excuse.

Alcandre

De si faibles raisons mon esprit ne  
s'abuse.

Floridan

Seigneur, quoi qu'il en soit, un fils  
qu'elle vous rend,

Sous votre bon plaisir sa défense  
entreprend ;

Innocente ou coupable, elle assura  
ma vie.

Alcandre

Ma justice en ce cas la donne à ton  
envie ;

Ta prière obtient même avant que  
demander

Ce qu'aucune raison ne pouvait  
t'accorder.

Le pardon t'est acquis : relève-toi,  
Dorise,

Et va dire partout, en liberté remise,

Que le prince aujourd'hui te préserve  
à la fois

Des fureurs de Pymante et des  
rigueurs des lois.

Dorise

Après une bonté tellement excessive,

Puisque votre clémence ordonne que  
je vive,

Permettez désormais, sire, que mes

desseins

Prennent des mouvements plus  
réglés et plus sains ;

Souffrez que pour pleurer mes  
actions brutales,

Je fasse ma retraite avecque les  
vestales,

Et qu'une criminelle indigne d'être  
au jour

Se puisse renfermer en leur sacré  
séjour.

Floridan

Te bannir de la cour après m'être  
obligée,

Ce serait trop montrer ma faveur  
négligée.

Dorise

N'arrêtez point au monde un objet  
odieux,

De qui chacun, d'horreur,  
détournerait les yeux.

Floridan

Fusses-tu mille fois encor plus  
méprisable,

Ma faveur te va rendre assez  
considérable

Pour t'acquérir ici mille inclinations.

Outre l'attrait puissant de tes

perfections,

Mon respect à l'amour tout le monde  
convie

Vers celle à qui je dois et qui me doit  
la vie.

Fais-le voir, cher Clitandre, et tourne  
ton désir

Du côté que ton prince a voulu te  
choisir :

Réunis mes faveurs t'unissant à  
Dorise.

Clitandre

Mais par cette union mon esprit se  
divise,

Puisqu'il faut que je donne aux  
devoirs d'un époux

La moitié des pensers qui ne sont  
dus qu'à vous.

Floridan

Ce partage m'oblige, et je tiens tes  
pensées

Vers un si beau sujet d'autant mieux  
adressées,

Que je lui veux céder ce qui m'en  
appartient.

Alcandre

Taisez-vous, j'aperçois notre blessé  
qui vient.



# Scène V

Alcandre, Floridan, Cléon, Clitandre,  
Rosidor, Caliste, Dorise

Alcandre

Au comble de tes vœux, sûr de ton  
mariage,

N'es-tu point satisfait ? que veux-tu  
davantage ?

Rosidor

L'apprendre de vous, sire, et pour  
remerciements

Nous offrir l'un et l'autre à vos  
commandements.

Alcandre

Si mon commandement peut sur toi  
quelque chose,

Et si ma volonté de la tienne dispose,

Embrasse un cavalier indigne des  
liens

Où l'a mis aujourd'hui la trahison  
des siens.

Le prince heureusement l'a sauvé du  
supplice,

Et ces deux que ton bras dérobe à ma justice,

Corrompus par Pymante, avaient juré ta mort !

Le suborneur depuis n'a pas eu meilleur sort,

Et ce traître, à présent tombé sous ma puissance,

Clitandre fait trop voir quelle est son innocence.

Rosidor

Sire, vous le savez, le cœur me l'avait dit,

Et si peu que j'avais près de vous de crédit,

Je l'employai dès lors contre votre colère.

*(A Clitandre.)*

En moi dorénavant faites état d'un frère.

*Clitandre, à Rosidor.*

En moi, d'un serviteur dont l'amour éperdu

Ne vous conteste plus un prix qui vous est dû.

*Dorise, à Caliste.*

Si le pardon du roi me peut donner le vôtre,

Si mon crime...

Caliste

Ah ! ma sœur, tu me prends pour une  
autre,

Si tu crois que je puisse encor m'en  
souvenir.

Alcandre

Tu ne veux plus songer qu'à ce jour à  
venir

Où Rosidor guéri termine un  
hyménée.

Clitandre, en attendant cette  
heureuse journée,

Tâchera d'allumer en son âme des  
feux

Pour celle que mon fils désire, et que  
je veux ;

A qui, pour réparer sa faute  
criminelle,

Je défends désormais de se montrer  
cruelle ;

Et nous verrons alors cueillir en  
même jour

A deux couples d'amants les fruits de  
leur amour.



œuvre du domaine public

Édité sous la licence Creative  
Commons BY-SA



Except where otherwise noted, this work is licensed under  
<http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>

Cette œuvre est publiée sous la licence  
CC-BY-SA : vous pouvez donc  
légalement la copier, la redistribuer,  
l'envoyer à vos amis. Vous êtes  
d'ailleurs encouragé à le faire.

**Source :**

B.N.F. - Wikisource

**Ont contribué à cette édition :**

Gabriel Cabos

**Fontes :**

David Rakowski's

Manfred Klein

Dan Sayers

Justus Erich Walbaum - Khunrath

bibebook

